ROUGE et NOIR

journal d'information de la maison de la culture de grenoble

N° 75 — MENSUEL — AVRIL 1976 — PRIX : 1 F

René Lesage nous a quittés

Au jour où ce journal était mis sous presse le 2 mars, nous apprenions la mort de René Lesage.

Pour tous ceux qui ont travaillé avec lui, pour le public qui a suivi son courageux parcours et qui, grâce à lui, a appris à aimer le théâtre, c'est un merveilleux compagnon et un grand exemple qui disparaît. Il savait faire aimer son métier comme il savait faire découvrir cette ville et ces montagnes qu'il aimait tant.

Pour moi, il fut une main largement ouverte qui m'accueillit à Grenoble, il y a trois ans et dont l'appui chaleureux depuis ne s'est jamais démenti. Beaucoup de voies se sont ouvertes grâce à lui, beaucoup de projets reposaient encore sur lui.

Nombreux sont ceux qui l'ont aimé et suivi. Nous leur donnerons la parole dans le prochain numéro de « Rouge et Noir ».

C. TASCA.

Les structures de la vie théâtrale en France sont loin de répondre à la poussée, sans précédent, des créateurs. Dix-neuf centres dramatiques, aux moyens mesurés, ne rendent pas compte de tout le théâtre possible en notre temps. C'est pourquoi, depuis toujours, en dépit des statuts qui nous fondent, nous avons évité de concevoir nos entreprises comme des champs clos, des domaines réservés, des propriétés.

Il est bon qu'un Centre dramatique soit un centre. Un lieu de convergence et de rayonnement. A Grenoble, nous avons décidé de servir, chaque saison, le projet d'un metteur en scène.

Un air du dehors

Cette année, sur ma proposition, c'est Pierre Maxence qui réalise chez nous, pour nous, et pour tous, sa propre traduction des « Revenants », la plus célèbre des œuvres du dramaturge norvégien Henrik Ibsen (1828-1906). Après « Lorenzaccio » et « Œdipe-Roi », ce grand classique du « nord » frappera le troisième coup de l'entrée en jeu de notre équipe. Il s'agira aussi d'un troisième regard porté sur les œuvres et sur le passé de la vieille Europe.

Depuis Antoine en 1890, Lugné Poë dans les années 20, Marc Gentilhomme dans les années 50, Pierre Maxence est je crois le quatrième metteur en scène des « Revenants », en France. Il en est le premier traducteur depuis que la prescription a libéré l'œuvre d'Ibsen, de la traduction de son contemporain, le Comte Prozor.

Pierre Maxence est de la génération des Georges Lavaudant, Michel Hermon, Patrice Chéreau, Denis Llorca, Daniel Mesguich, et autres poètes de la scène d'aujourd'hui. Sa carrière jusqu'ici est surtout celle d'un acteur fougueux et heureux. Au théâtre, auprès de Michel Hermon (Néron dans le fameux « Britannicus » de l'Epée de Bois en 1968, Peer Gynt à la Cartoucherie) de Ronconi (XX à l'Odéon), de Jean-Michel Ribes (Omphalos-Hôtel à Chaillot)... A la télévision auprès de Michel Subiela, Serge Moatti, Hélène Misserly... Moi-même, je l'ai dirigé deux fois à Nice... pour Horace dans « L'école des femmes », et pour... « Œdipe-Roi ».

On ne s'étonnera pas de l'estime que je lui porte et de la confiance qu'il m'inspire.

Rendez-vous donc aux « Revenants », le 7 avril !

Gabriel MONNET, février 76.

Ibsen nous parle de rebelles

Raconter les Revenants ?... Les résumer ?...

Ils sont là... Cinq. Comme les doigts de la main. Comme une donne de poker. Eléments d'un jeu dont ils ne sont plus les maîtres : joueurs – joués...

Un homme perdu...
Un fils perdu.
Un orphelinat qui flambe. Le pasteur et le menuisier prennent le même bateau.
Un voyage à travers la folie... Tout brûlera.

Une certaine fin ou une fin certaine ?
Agonie ou auto-destruction d'une famille bourgeoise ?...
Réglement de comptes ?
Chronique d'un monde usé ?... Poème de la vie absente ?
L'œuvre d'Ibsen croise les destins, les mémoires, les significations, dans tous les sens.

Ibsen nous fait signe...
Ibsen nous parle de rebelles.

Les Revenants ?... Drame familial en trois actes...

De 1881 à 1976, que s'est-il passé ? Drame familial, ça se prononce Family-Life.

On ne raconte pas les Revenants, on les rencontre. Ils appartiennent au théâtre.

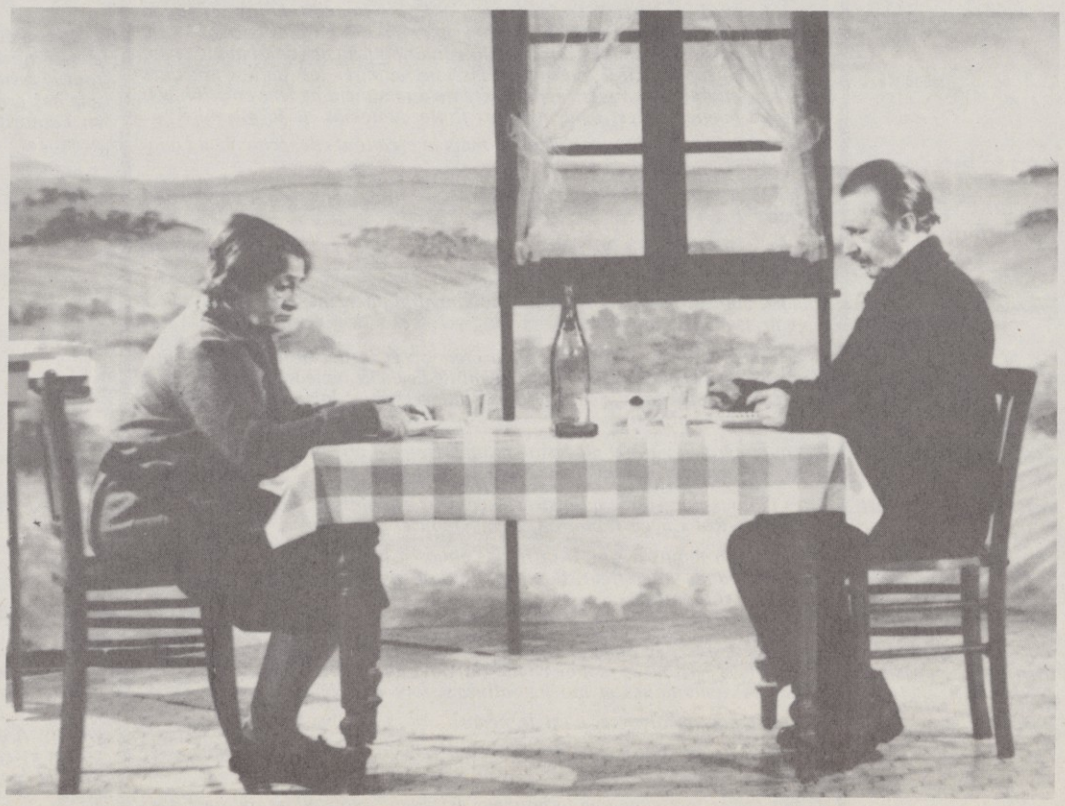
A cet espace devant nous, derrière nous où les présences, mêlées, se révèlent, se cachent, dans les corps, sous les mots.

De gauche à droite : debout : Gabriel Monnet, Dany Kogan, Michel Hart. assis : Maria Casares, Ariel Garcia Valdes. Photo Jo Génovèse.

Loin d'Hagondange : le langage d'une réalité

Si la Maison de la Culture de Grenoble a choisi de proposer à son public un spectacle comme **« Loin d'Hagondange »**, c'est qu'avec cette pièce, on se trouve en présence d'un thème qui, directement ou non, nous touche de très près, celui de la retraite – de ce temps de la vie espéré souvent pendant des dizaines d'années et qui, lorsqu'il arrive, n'est que trop rarement celui de la sérénité heureuse. Et puis, l'œuvre de J.P. Wenzel nous parle un langage qui, par sa nature même, nous traduit la réalité sans la « photographier » artificiellement.

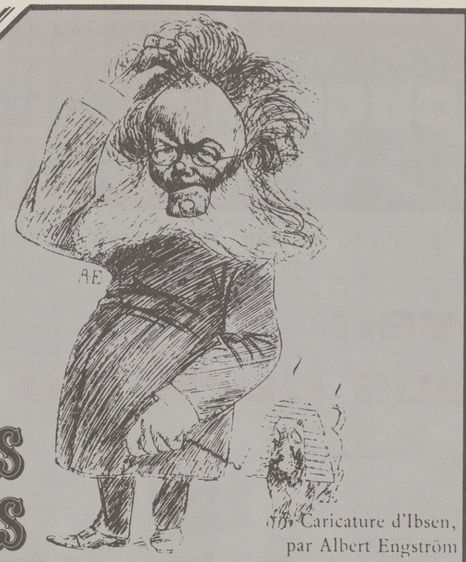
Après l'intérêt – et même l'émotion – suscités par **« Loin d'Hagondange »** au Festival d'Avignon 1975 (dans le cadre de « Théâtre ouvert »), la pièce a été créée à Caen en janvier, avant d'être présentée en tournée. Grenoble sera une des rares villes du sud-est à l'accueillir.



Loin d'Hagondange — Photo Claude Cormier

(voir page 12)

centre dramatique national des alpes



Caricature d'Ibsen, par Albert Engström

LES REVENANTS

D'HENRIK IBSEN du 7 au 30 avril 1976 au Théâtre Mobile

Mise en scène :
Pierre MAXENCE
Décor : Jean SAUSSAC
Comédiens :
Maria CASARÉS,
Ariel GARCIA VALDES,
Michel HART,
Dany KOGAN,
Gabriel MONNET.

Un cynisme offensant... des mots malpropres... gras, un décor putride... un ramassis de vulgarité, d'égotisme et d'absurdité...

Une offense insupportable... tombe sous le coup de la loi Campbell... une pièce abominable, scandaleuse...

Le Daily Telegraph

Un spectacle répugnant...

Standard

Suggestif et blasphématoire : c'est répugnant... des personnages qui sont pleins de contradictions, inintéressants et aberrants...

Daily News

Une œuvre répugnante et dégradante.

Daily Chronicle

Morbide, malsain, une histoire répugnante, une pièce à déshonorer le théâtre aux yeux de tout homme ou femme bien pensant.

Lloyd's

Un cauchemar très sale...

Sporting and dramatic news

Des caricatures morbides... une pièce ? non un burlesque...

The Gentlewoman

Si l'on répète cet outrage, nul doute que les autorités sortiront de leur léthargie.

Hawk
Londres 1891

Description des admirateurs d'Ibsen :
Des femmes masculines et des hommes féminins...
Des hommes efféminés, des femmes viriles...
Ils savent tous, hommes et femmes, que c'est non seulement dégoûtant, mais ILLEGAL...
Une vague de folie humaine...

Truth

SAUSSAC

LA RESPONSABILITE DE CE QUI EST VU

Je n'ai pas le sentiment d'être tête d'affiche ou dans l'ombre.

Ce n'est pas mon souci.

Metteur en scène, comédiens, musiciens, techniciens, décorateurs, etc. nous faisons ensemble le spectacle.

Je ne suis pas décorateur, je ne suis que peintre, et mon chapitre, c'est ce qui est vu.

Si je travaille en dehors de mon atelier c'est parce que les metteurs en scène font de plus en plus appel aux qualités du peintre : le sens aigu des couleurs, et en ce qui me concerne le sens de la matière. Mon souci c'est d'éviter le côté décor, le côté esthétique, c'est le soutien plastique à l'action que je cherche.

Presque tous les décorateurs font des maquettes, et les ateliers les réalisent à l'échelle.

Je ne condamne pas ceux qui font ça, loin de là, mais ce n'est absolument pas ma méthode.

Je n'y comprends rien.

Je ne peux pas trois ou quatre mois avant une première représentation, imaginer le lieu dans lequel on va jouer. Je procède d'une façon à peu près inverse. Après les entretiens avec les metteurs en scène, je fais des esquisses sur une idée très vague, des choses en couleur sur du papier pour essayer de créer une ambiance, une architecture. Avec cette matière, je me pointe aux ateliers.

Ce qui déroute terriblement.

C'est pourtant ma méthode de travail parce que je ne sais pas agir autrement et aussi parce que je tiens à ce que les gars de l'équipe participent à la création.

Je ne suis pas la tête, ils ne sont pas les jambes.

Je pourrais faire une maquette.

Je sais faire une maquette, mais ce serait me trahir. Quand je cherche un décor, j'y vais en aveugle, les mains en avant, je tâtonne.

Mon principe c'est d'écarter les erreurs.

Je ne sais pas ce qui est bien mais je crois savoir ce qui ne l'est pas.

Une chose juste dans les rapports colorés et dans la matière c'est ma seule ambition.

Les rapports humains dans la création, j'en connais les lois parce que j'y travaille depuis que je gagne ma vie. Je suis disponible à n'importe quelle heure, n'importe où, sur n'importe quelle contradiction du metteur en scène.

J'essaie d'enfoncer mes « radicelles de comprenelle » au maximum et de sentir ce qu'il veut. Ça peut se faire à minuit dans la voiture avec une pipe ou à 1 heure devant un litre de Bordeaux. On ne le sait pas, on ne le maîtrise pas. Cette façon de voir est je crois marxiste. Marx s'étonnait du mystère de la création. Je cite de mémoire, ce ne sont donc pas ses paroles exactes : « La création artistique échappe aux lois du conditionnement économique et social. Comment se fait-il que nous puissions admirer les statues grecques dans une situation complètement différente du moment de leur création. » Il parle de magie et c'est évident. L'art flotte au-dessus de la marmite.

L'œuvre créée s'analyse socialement mais la création, elle, échappe à l'analyse.

Si on parle après ça des collaborateurs techniques, je pose un problème politique.

Ceux qui participent à la création théâtrale ; et là je rêve doucement, ils devraient aimer le théâtre.

S'ils ne l'aiment pas, s'ils veulent absolument pointer, mesurer, ils devraient pouvoir travailler ailleurs.

Il y a des moments privilégiés de la création et il faut de la disponibilité. Quand c'est l'heure, les gars descendent de l'échelle, enlèvent les blouses et s'en vont, c'est légal ; je ne vais pas bouleverser les lois du syndicat mais c'est pas normal.

Je souhaiterais qu'il n'y ait pas d'automatisme en création et cela aura lieu dans un système politique qui aura libéré l'homme.

Hier j'ai passé la soirée au bistrot avec deux copains du théâtre, on parlait d'« Œdipe-Roi » avec le patron, très sympa et gaulliste.

Il passe son temps à rire, il offre des coups à boire, il y avait aussi deux amis à lui dont un coiffeur. Il leur paraît impensable à tous d'aller au théâtre voir « Œdipe-Roi ».

Il y a là quelque chose qui ne va pas. Nous nous acharnons à monter ce spectacle parce que nous pensons que c'est une œuvre importante qui devrait concerner tout le monde et eux restent complètement indifférents. Des gens très dynamiques et qui par ailleurs, font bien leur métier.

Ce n'est pas un divorce, c'est le néant.

Il n'y a qu'une solution pour moi : c'est renverser la vapeur. Changer ce système.

Il fait croire aux gens que le bonheur est dans l'avoir, alors qu'il est dans l'être. Le seul chemin pour moi c'est le socialisme.

Jean Saussac

On n'y est pas encore mais il ne faut pas abdiquer, on fait son métier du mieux qu'on peut.

En réalité on ne touche pas du tout les ouvriers, pas plus que les commerçants. Alors qui ? Hélas, ceux qu'on appelle les intellectuels. Ils se mettent à gamberger dans les problèmes philosophiques, sociaux, esthétiques, etc. Ils viennent avec une conscience préfabriquée qui n'est pas, à mon avis, une conscience souhaitable pour recevoir un spectacle.

Il faut une conscience d'enfant, mais d'enfant-adulte, un enfant recréé.

J'ai un tempérament anarchiste.

Je suis pourtant obligé au niveau de ma commune d'avoir une attitude de maire pour ne décevoir personne. Je suis toujours en contradiction avec le système, les attitudes, et ce que je suis, ma peinture.

Je cultive un peu le dérisoire, je ne supporte pas les gens qui se prennent au sérieux.

J'ai été trop perturbé par le doute dans la création pour avoir une attitude certaine.

Je ne règle pas les problèmes tout de suite, je préfère dire « tiens on va boire un 45 » et attendre. Je ne suis pas un orthodoxe et pourtant je crois être discipliné parce que je me veux efficace.

Le rêve n'est pas une drogue. Je ne rêve que le possible et c'est merveilleux.

Propos recueillis par Castaldo.

Jean SAUSSAC

Peintre
Décorateur de théâtre
Exemples : DON JUAN (Molière)
L'ONCLE VANIA, LA MOUETTE (Tchékhov)
LA TEMPETE (Shakespeare)
LES COREENS (Vinaver)
ŒDIPE-ROI (Sophocle)
LES REVENANTS (Ibsen)

Décorateur de cinéma
Exemples : « LES GRANDES GUEULES », « LE SECRET », « LE VIEUX FUSIL » (Robert Enrico).

Maire d'Antraigues (07)

MUNCH

« Le spectateur doit prendre conscience de ce qu'il y a de sacré dans les êtres de sorte qu'il se découvrira devant eux, comme à l'église. »

Edouard Munch - In « De l'impressionnisme à l'art moderne »
par Jean LAY

IBSEN

« Nous n'avons chez nous qu'une seule question qui vaille la peine de lutter, c'est l'introduction d'une société populaire moderne. Voilà qui comprend tout le reste... qu'on enlève des esprits le signe monacal ; qu'on enlève le signe des préjugés, de l'étroitesse d'esprit, des aberrations et de l'absurde foi en l'autorité, de façon que chacun puisse naviguer sous son propre drapeau... »

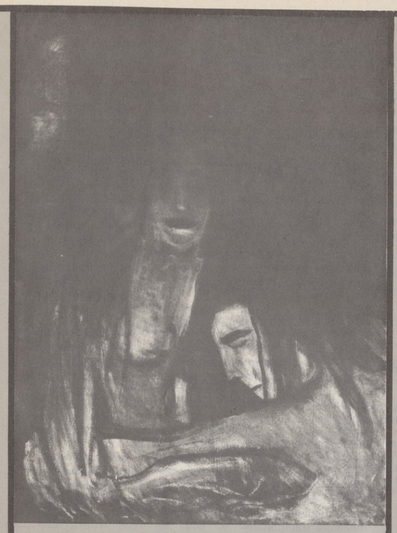
H. IBSEN.

A PROPOS DES REVENANTS

HISTOIRE DU GOLEM

Les familles juives fabriquaient des statues d'argile et inscrivaient sur leur front le mot EMETH (vérité). Ces monstres pouvaient y être employés comme des serviteurs s'acquittant de toutes les tâches domestiques jusqu'à ce qu'ils deviennent incompétents, désobéissants ou simplement trop grands. A ce moment le maître de maison devait se hisser jusqu'au front du golem et effacer le premier E de Emeth, ne laissant subsister que le mot METH (mourant). Le monstre mourait alors et ses restes devaient être balayés.

« Il arriva qu'un maître de maison laissa tellement grandir le golem qu'il ne



Photos Jo Génovèse — Edvard Munch. Vampire 1898

put atteindre le front de la turbulente créature. Il réfléchit un peu puis sachant que tous les golems – ou sur-moi – sont très obéissants, il lui ordonna de se pencher un peu pour ramasser de la poussière. Comme le golem s'exécutait, il put effacer le E de Emeth. Mais ayant oublié la taille de la créature il fut étouffé par la masse de boue qui lui tomba dessus.

Il est évident que distinguer entre ses ennemis intérieurs et ses ennemis extérieurs est une question de vie ou de mort... »

David COOPER.

RAINER MARIA RILKE... A PROPOS D'IBSEN

Oh, ces terribles bêtes féroces... les vôtres.
C'est seulement lorsqu'elles tombent dans mon propre désert, vivants désespérés, que je vous lis... Vous, dont la trajectoire est fortement inscrite sur toutes les cartes. D'un bond elle traverse les cieux, cette hyperbole désespérée, qui une fois se tourne vers nous et s'en détourne avec terreur.

Qu'est-ce que cela vous fait qu'un homme parte ou reste, qu'un homme soit atteint de vertige, un autre de folie et que les morts soient vivants aient l'air morts ; qu'est-ce que cela vous fait ?... Tout cela était tellement naturel pour vous : vous traversiez cela comme quelqu'un qui pourrait parcourir une antichambre et ne s'arrête pas. Mais à la place où toute notre action bouillonne et s'installe, et change de couleurs, là, dans ce dedans vous demeuriez, vous étant arrêté. Plus que jamais aucun homme ; pour vous une porte s'était ouverte, volant en éclats, et maintenant vous vous teniez parmi les alambics, dans la lumière du feu... Là, parce qu'il était dans votre sang de montrer, non de fermer ou de dire, alors vous avez décidé prodigieusement, tout seul de magnifier ces choses minuscules, que vous aviez tout d'abord seulement discernées, bien que microscopiques, et de les faire devenir géantes, de les faire devenir le Tout. Et votre théâtre naquit...

Alors vous vous êtes livré à l'acte de violence sans exemple de votre travail, qui, avec toujours plus d'impatience, toujours plus de désespoir, quêtait les équivalences dans le monde visible de ce qui est vu au-dedans. Il y avait un lapin, une mansarde, une chambre dans laquelle un homme marchait de long en large ; il y avait le tintement d'un verre dans la chambre voisine, un incendie au delà des fenêtres ; il y avait le soleil. Il y avait une église et une vallée rocheuse, et une vallée rocheuse qui ressemblait à une église. Mais cela ne suffisait pas : finalement, il fallût que vous ameniez des tours et toutes les montagnes et des avalanches qui fassent basculer la scène, chargées comme c'était des choses sensibles, pour les intérêts de l'impalpable. Vous ne pouviez pas aller plus loin.

A PROPOS DES REVENANTS ou Un lieu où renaître

L'expérience m'a enseigné que, contrairement aux allégations de certains, le traitement direct de l'image exige des méthodes optiques ayant une technicité solide et parfaitement intégrée pour que malgré nos craintes, cette technicité ne risque pas d'être submergée, même temporairement soit par ses propres mécanismes, soit par ceux qu'elle sert.

Pour « Les Revenants », les lumières cherchent un lieu où renaître. Elles fouinent, elles fouillent, elles prospectent ! Elles sont aveugles et n'admettent aucune preuve, mais prennent spécialement en considération les incidents de couloir, les chuchotements de salle, les confidences du plateau, les bruits derrière la porte, les murmures de coulisse, tous les événements qui expriment le désir et des hasards.

L'important n'est pas ce qui se passe, ni les mouvements d'ensemble mais les agitations qui mettent en jeu les couloirs, les coulisses, les portes derrière et les pièces à côté.

Le théâtre ici n'est qu'une immense coulisse, un immense couloir qui a aboli tout spectacle et toute représentation.

C'est en ce sens que « Les Revenants » est une pièce INTERMINABLE. Le problème est continu parce que c'est toujours à côté que ça se passe.

Christian FARRUGIA
Luminariste

le théâtre de la Potence

A ceux qui sont venus,
A ceux qui ne sont pas venus,

Vous nous avez dit : « C'est dingue, c'est très chouette, c'est totalement déroutant, vous êtes gonflés de vous embarquer dans un feuilleton avec un tel premier épisode, je reviendrai. » Vous n'avez rien dit, vous avez même claqué la porte.

Alors nous continuons.

Pour des délais impératifs d'imprimerie nous vous écrivons le 19 février et il est encore trop tôt pour faire un bilan complet. Il est vrai que nos répétitions ouvertes ont passionné certains. Ils étaient là, revenaient et suivaient l'élaboration, les hésitations, les certitudes. Des groupes, des lycées, des étudiants sont venus aussi s'interroger sur ce travail. Ils reviennent et nous demandent les dates des répétitions du second épisode.

Alors nous continuons.

Par-delà le premier épisode nous aurions aimé vous dire que chaque épisode est spectacle en soi, qu'il peut être vu séparément, nous aimerions vous parler aussi du second épisode : « Les Assassinailles ».

Les Alaube-Sonneleur sont encore parmi nous. Ils ont changé de nom pour raison d'honneur mais nous sommes là pour les démasquer. Organe est toujours dans le métier, paraît même qu'il étend ses compé-

tences à la clientèle jeune. Œdème n'est toujours pas cardinal, c'est qu'il est de plus en plus difficile de percer dans l'Eglise, y a plus d'Eglise. Vérola n'a plus rien à exhiber en deçà de son sexe, on finirait par faire de l'érotisme intestinal. Narine, elle, s'épanouit, oh ce n'est pas qu'il y ait plus de sang aujourd'hui qui coule, seulement le sang est délébile. Alambic, le pauvre, est mort, eh oui. De rire. Mort de rire à les entendre tous. Ils n'en finissent plus de rire tous les Alambic, ils y laisseront leur écho. Et Athanor ? Athanor grandit, ça met longtemps à devenir adulte un Athanor, faut être patient. Tenez, il commençait à crier en 1900 et aujourd'hui il ne sait toujours pas parler distinctement. Mais vous verrez, Athanor, le jour de son adultescence, vous verrez !

Comme dans tous les feuilletons, l'auteur s'est complu à faire mourir la moitié des personnages à la fin du premier épisode si bien qu'il ne lui reste qu'une seule solution maintenant : en inventer de nouveaux. Qu'on ne s'étonne donc pas de voir de vieilles et lointaines cousines apparaître ainsi qu'une enterreuse, ainsi qu'un gardien, ainsi qu'un commissaire.

Si ça ne tenait qu'à lui, les Alaube-Sonneleur seraient au fond de la tombe, mais les Alaube-Sonneleur, c'est un pari, vivront jusqu'au dernier épisode.

Si seulement le matteur en scène n'intervertissait pas l'ordre des scènes...

Si seulement les comédiens ne souffraient pas trop d'identification chronique...

Si seulement nous arrivions à survivre jusque-là...

Et puis il faut bien le dire nous jouons le second épisode « Les Assassinailles » du 6 avril au 10 avril ; et les 16, 17, 23-24 avril dans la petite salle de la rue Dominique-Villars à 21 heures précises. Il n'y a que 50 places et il est bon de réserver (tél. 44.70.11.).

Ah oui, nous c'est : Jean Ballet, Frédéric Biaudet, Patrick Blanchard, Josiane Bonnet, Claude-Henri Buffard, Yvon Chaix, Sylvie Cleyet, Agnès Duclos, Bernard Escalon, Robert Lett, Eléna Pastore, Alain Mittelberger, Paul Sciangula, Jean Tassi, Patrick Zimmermann, Yvette Zulian.

TOUT

faire, pour empêcher la disparition du THEATRE DE LA FALAISE

Encore une compagnie théatrâle menacée de disparition. Voilà le résultat de la politique anticulturelle du gouvernement.

Dès sa création, le Théâtre de la Falaise a choisi de travailler parmi la population ouvrière en s'implantant dans les localités de la périphérie grenobloise. Depuis trois ans, il y produit une activité de création et d'animation : 7 créations pour 80 000 spectateurs dont 70 % de travailleurs, un millier d'heures d'animation qui ont touché près de 1 200 enfants.

Ce bilan plus que positif prouve son implantation effective dans la région et justifie largement ses exigences envers le secrétariat d'Etat à la Culture : une reconnaissance réelle de la compagnie par l'attribution d'une subvention de 280 000 francs.

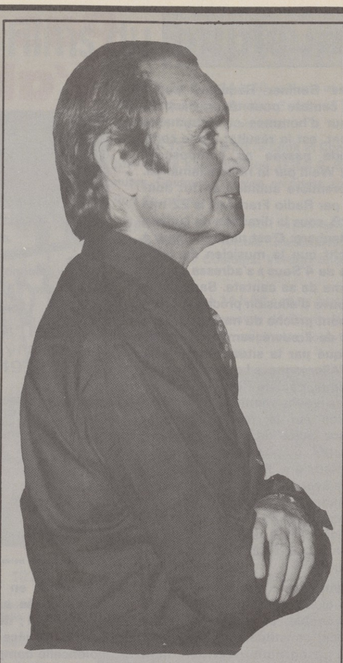
Jusqu'à ce jour l'Etat n'est pas intervenu pour soutenir les efforts constants du Théâtre de la Falaise et pour lui apporter une aide financière que les municipalités de Saint-Martin-d'Hères, Fontaine et Echirolles sont obligées d'assurer seules.

Aujourd'hui le Théâtre de la Falaise est contraint de licencier tout son personnel et de suspendre ses activités.

Pour que le Théâtre de la Falaise continue son travail dans la région, il faut obtenir de l'Etat la subvention demandée. En disparaissant, c'est le public populaire qui est frappé dans son droit à la culture, c'est encore une fois la liberté de création qui est atteinte.

Pour cela le Théâtre de la Falaise entend engager une action publique.

LE THEATRE DE LA FALAISE



Je n'ai rien à dire
sur ce silence.
Je n'aime pas
cette façon qu'on a de ranger
la vie dans les mots,
qui ressemble aux façons
de la mort.
Le temps nous rendra
ce qui le garde parmi nous.
Et par dessus tout,
la tranquille et souriante
bonté de ses yeux clairs.

Gabriel Monnet

3 mars 1976

extraits de courrier

Le 23 janvier 1976

J'ai vu Œdipe-Roi à la Maison de la Culture. Auparavant j'avais acheté le programme. Pourquoi ce dernier est-il présenté de façon si intellectuelle ? Vous êtes, en principe, censé vous adresser à un public large. Alors pourquoi ne pas lui faciliter **d'abord** *Sophocle ensuite Œdipe-roi.*

Dès la sixième page vous donnez une bibliographie pour candidat à l'Agrégation de lettres classiques. Je n'ai rien contre Freud, Jung, la schizoanalyse mais laissez d'abord parler Sophocle. On voit très bien votre intention : montrer une certaine actualité de la tragédie. Et si à ce moment précis vous laissiez les spectateurs tirer les conclusions eux-mêmes.

Je crois qu'il est nécessaire de faire très attention. Pour 90 % du public l'histoire grecque, la tragédie grecque sont inconnues ou connues seulement par quelques expressions qui y trouvent leur origine (le complexe d'Œdipe...) Il faut penser à ce public.

Veuillez croire en mes sentiments les meilleurs.

J. BOUTET
28, place Louis-Jouvet - Grenoble

Monsieur BOUTET
28, place Louis-Jouvet
Grenoble

Monsieur,

J'ai pris note avec attention des reproches que vous adressez au programme d'Œdipe-Roi. Peut-être avez-vous raison. Peut-être.

A la question : que faut-il savoir d'un langage pour l'entendre ? Je ne sais pas répondre.

Laisser parler Sophocle, dites-vous. Mais les morts se taisent. Les livres des vivants viennent de là.

Vous affirmez que 90 % des publics ignorent tout de l'histoire et de la tragédie grecques. Je crois que les 10 % qui restent cherchent à savoir un peu. Entre les uns et les autres, la différence est mince.

Et pourquoi reprocher à ce qui est inconnu de nous de s'exprimer en inconnu.

Dans ma préface au programme que vous déplorez, j'indique que celui-ci est peut-être à brûler.

Sachez donc que nous travaillons à mieux faire.

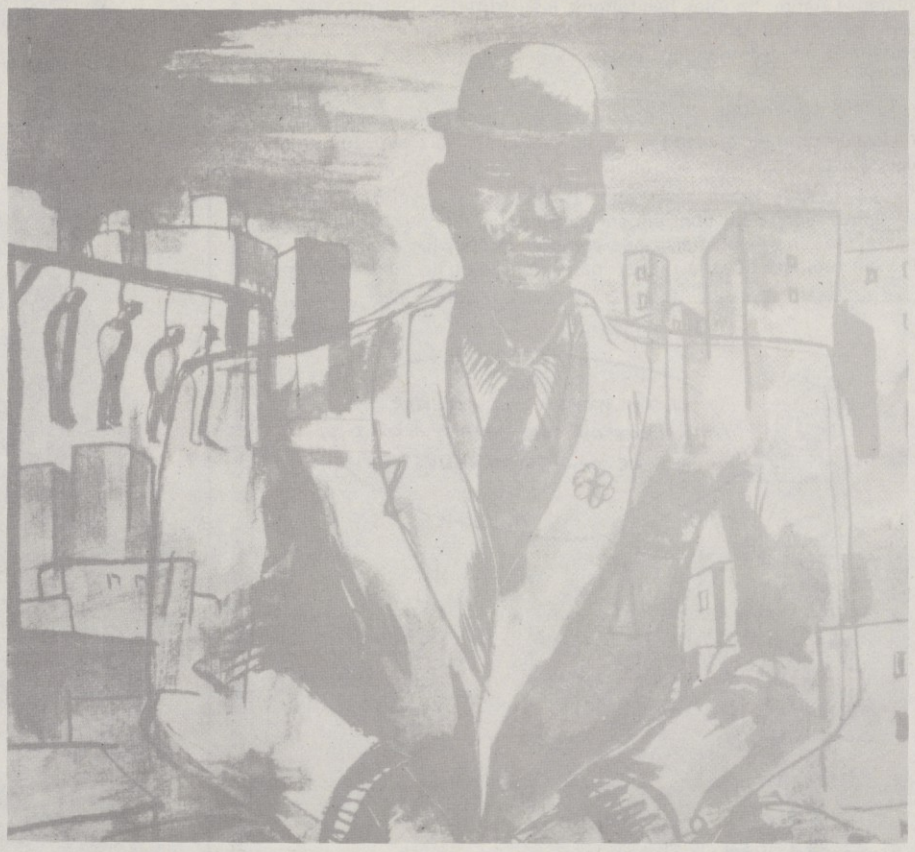
Je vous prie de croire, Monsieur, en mes sentiments dévoués et les meilleurs.

Gabriel MONNET

musique

Pas curieux s'abstenir

Das Berliner Requiem, petite cantate pour ténor, baryton, chœur d'hommes et instruments à vent, est le résultat d'une commande passée au compositeur Kurt Weill par la radio allemande. La première audition en fut donnée par Radio Francfort le 22 mai 1929, sous la direction de Ludwig Rottenberg. C'est naturellement à Brecht que le musicien de « l'Opéra de 4'Sous » s'adressa pour le poème de sa cantate. Sans qu'on y trouve d'allusion précise à l'avènement proche du nazisme, le climat de l'œuvre semble toutefois marqué par la situation politique de l'Allemagne. « Le titre n'est pas ironique, déclare Kurt Weill. Nous avons voulu montrer par là nos propos sur la mort... Ce n'est qu'une suite de chants commémoratifs, d'épitaphes. C'est aussi un Requiem Mondial ». Les auteurs évoquaient-ils ainsi la liberté en danger de mort dans leur pays comme ailleurs ? C'est probable. Toujours est-il que l'un et l'autre allaient bientôt être contraints de s'exiler...



Aquarelle de Caspar Neher (Theatersammlung der Osterreichischen Nationalbibliothek)

Cette œuvre rarement jouée (ce sera bien sûr la première audition à Grenoble, peut-être même en France) constituera l'élément fort d'un programme entièrement consacré à la découverte, puisque la première partie elle-même se compose de pages de musique de chambre que l'on n'entend pas tous les jours : de Prokofiev, les Mélodies Opus 35 bis, pour violon et piano, qui datent des années 20-25 ; de Jean-Marie Morel, un trio pour clarinette, cor et violoncelle, écrit en 1969 et créé la même année aux Incontri Musicali Romani ; de Yannis Xenakis, Charisma, pièce pour clarinette et violoncelle composée en 1971 et dédiée à Jean-Pierre Guézec, et dans laquelle sont introduits de nombreux procédés inconnus de l'écriture traditionnelle (1/4 de ton, etc.), enfin, d'Aram Khatchaturian, compositeur né en 1903 en Georgie, un Trio pour violon, clarinette et piano. La popularité de Khatchaturian, qui jouit dans son pays de tous les honneurs, a depuis longtemps dépassé les frontières de l'U.R.S.S., grâce notamment à la fameuse Danse du Sabre du ballet Gayaneh. Sa musique se réfère souvent aux chants et danses populaires de sa patrie natale. Le trio pour violon, clarinette et piano, qui exige une grande virtuosité, sera interprété par Flora Elphège, violon, Max Coste, clarinette, Jean Martin, piano, auxquels se joindront Marc Latarjet, violoncelle, et Bernard Rouvière, cor, pour l'exécution des autres partitions de chambre.

Quant au Berliner Requiem, il sera chanté par Jacky Ragot, ténor, Jean-Luc Bindi, baryton, et un ensemble vocal préparé par Jacky Ragot lui-même, avec la participation d'un ensemble d'instruments à vent, le tout dirigé par Max Coste. Programme sans doute un peu insolite que celui ici proposé, mais qui a au moins le mérite de l'inédit. Pas curieux s'abstenir !

J.M.M.

variétés

Guy Béart pour un peu de tendresse

Encore un qui s'approche, armé d'une guitare, et qui ne finira jamais à l'Opéra et qui ne sait pas faire l'acrobate sur la place publique. Encore un qui ne parle pas tout à fait de la pluie et du beau temps. Que les oreilles ouvertes aux quatre vents aillent écouter autre chose, mais pour ceux qui ont cinq minutes à perdre, pour ceux qui veulent des vacances dans la lune et sortir de leurs habitudes, voici Guy Béart.

Georges BRASSENS.

C'est vrai, il y a un miracle Guy Béart. –

Et pourtant, au fond, il n'y a pas de mystère, il est le triomphe de l'intelligence et du cœur. Il est de notre temps. Il chante la vie moderne (les rotatives de la grande presse), puis il passe au folklore pour parler aussi de l'atome et de la conquête de l'espace. Mais en même temps, pêle-mêle, il chante l'enfance, l'amour, la mère. Il ironise, il percute, il « humorise », il s'attendrit, puis revient au folklore pour repartir aussitôt dans le cosmos. Et c'est tout juste si l'on s'en aperçoit. Des vieilles chansons françaises comme « Vive la rose » ou « Le conscrit du Languedoc » à « Etoiles garde-à-vous » ou au « Grand Chambardement » (signés Béart), il y a une filiation naturelle, évidente. Jusqu'à l'inspiration musicale et à la façon d'assembler les mots (au vocabulaire près) qui sont d'une même veine, montant des racines de notre meilleure tradition...

Raymond LAVIGNE (« L'Humanité-Dimanche »)

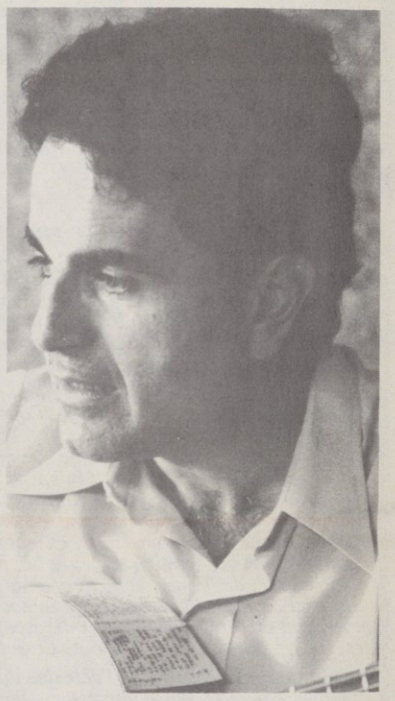


Photo X

Le Béart d'aujourd'hui vit déjà notre après-demain. Il arpente les planètes. On en est à la lutte, dans l'espace de cent millions de mercenaires, mourant d'un coup d'étoile au cœur, « les pieds au ciel et face contre terre ». Les hirondelles volent rouge et le retour à Canaan est l'ultime vertige : Jacob a tiré son échelle...

C'est très beau. Cette façon de boucler la boucle du temps est d'un vigoureux poète. Quoi qu'il fasse, Béart fait du folklore, un folklore si vivant que lorsqu'il veut reposer sa voix, l'assistance entière chante ses refrains. Le vrai folklore, n'est-ce pas les chansons inoubliables ? Cependant, les jeux de l'esprit ou de l'imagination ne sont plus seuls à l'occuper.

Ils comportent, d'ailleurs, désormais, toute une part de satire, le procès de l'absurdité, la guerre à la guerre et au racisme (Couleurs). Mais avec « Hôtel-Dieu », Béart aborde un domaine qui ne lui était pas coutumier : l'émotion, et y réussit étonnamment. C'est un morceau déchirant sur les choses les plus banales et les plus réelles du monde : l'hôpital et la mort d'une mère. Déjà Guy Béart n'a pas son pareil pour allier l'étrangeté à l'humour et à la tendresse.

Paul CARRIERE (Le Figaro)

jeune musique

François Martin, guitare

La chance de sa vie, François Martin la rencontre dans l'enseignement que dispense, à l'Ecole de Musique de Paris, le guitariste Alberto Ponce ; de solides études théoriques, mais surtout l'irremplaçable apport d'une sensibilité qui sait convaincre, trouvent dans François Martin un terrain fertile et prometteur.

Parallèlement à ses études, il enseigne au Conservatoire d'Epinay, est sollicité par l'Ecole Normale de Musique et poursuit une carrière de concertiste qui l'entraîne dans la France entière.

Une telle réussite se lisait déjà dans la précoce vocation de ce jeune homme servie par un travail que rien ne semble décourager et une exigeante recherche de l'authenticité musicale.

Remarque d'un critique parisien :

« François Martin sur scène, c'est cette pierre que le soleil faisait chanter et dont nous parle l'ancienne Egypte ; son jeu sobre, dénué d'artifices, a la rigueur sévère d'un membre antique... mais il porte le soleil en nos cœurs. »

Programme

Pièces de Robert de Visée et Gaspar Sanz sur guitare baroque.
Fantaisie et Pavane de Dowland
Fantaisie de Weiss.
Suite n° 1 de J.S. Bach.
Préludes, études et choro de Villa-Lobos
Tiento de Ohana.
Guajera de Pujol.

Portes ouvertes à l'Harmonie de Lancey

L'Harmonie des Papeteries de France a fait de Lancey l'un des principaux centres de la pratique musicale amateur de la région.

Le rayonnement de l'Harmonie a en effet contribué à la création de l'Ecole de Musique de Lancey qui compte deux cents élèves et dont le directeur est M. Pierre Deson, chef de l'Harmonie des Papeteries.

Les meilleurs élèves sont rassemblés dans des formations de concert, instrumentales et vocales, qui participent chaque été à une tournée de concerts. L'orchestre d'harmonie de l'Ecole a d'autre part obtenu un premier Grand Prix au festival international des Musiques Junior de Tullins, en mai 1975.

La formation chorale et instrumentale de l'Ecole de Musique de Lancey jouera dans la Grande Salle de la Maison de la Culture le dimanche 11 avril à 15 h. Le détail du programme sera communiqué ultérieurement. L'entrée sera libre.

un compte chèques pour le quotidien,
un compte sur livret pour l'imprévu,
au CRÉDIT AGRICOLE, les deux font la paire

CRÉDIT AGRICOLE DE L'ISÈRE

13 AGENCES dans l'agglomération grenobloise

Le cinéma et les enfants : 7 films du 6 au 16 avril

Placée sous le patronage du Centre National du Cinéma (C.N.C.) et organisée par l'Association Française des Cinémas d'Art et d'Essai (A.F.C.A.E.) la semaine internationale intitulée « Le cinéma et les enfants » va tourner dans la région Rhône-Alpes pendant la première quinzaine d'avril.

La plupart des films sont inédits et sous-titrés en français (ce qui s'explique aisément par le fait qu'un sous-titrage coûte 3 fois moins cher qu'un doublage en français). Les frais de doublage incombent aux distributeurs mais c'est précisément le but de cette action de diffusion décentralisée que d'inciter les distributeurs à acheter les droits d'exploitation de ces films en leur démontrant que le public existe. Quoi qu'il en soit, la projection des films devant des publics d'enfants de 8 à 11 ans dans la région parisienne a montré que l'intérêt des œuvres était suffisamment fort et que le sous-titrage n'était pas un handicap pour les enfants contrairement aux appréhensions des adultes. De toutes façons nous pensons lire les sous-titres au micro pendant les projections.

Nos expériences précédentes de cinéma pour les enfants s'adressaient principalement aux maisons de l'enfance, les séances ayant lieu le mercredi après-midi. Après avoir épuisé en deux ans le fond de films pour enfants de la cinémathèque de l'OROLEIS nous avons organisé des cycles avec des films en distribution commerciale avec les Chaplin, Laurel et Hardy, le cinéma d'animation, Tarzan, etc. Avec le cycle de westerns, nous avons essayé de toucher aussi le public scolaire. L'expérience d'un travail avec les enseignants était intéressante, c'est pourquoi nous avons décidé de l'approfondir avec cette nouvelle série de films qui nous permettra de les sensibiliser à l'absence persistante en France d'une véritable politique de production et de diffusion de films pour enfants.

A.T.

PROGRAMME

Mardi 6 à 14 h 30 : « Grimaces » de Ferenc Kardos et Janos Rozsa, Hongrie. 1 h 40. Couleurs. Version originale, sous-titrée.

Mercredi 7 à 14 h 30 : « Trois noisettes pour Cendrillon » de Vaclav Vorlicek. Tchécoslovaquie. 1 h 28. Couleurs.

Jeudi 8 à 14 h 30 : « Le tonnelier » de Georgi Dyulgerov. Bulgarie. 52 minutes. Version française noir et blanc.

Vendredi 9 à 14 h 30 : « Hugo et Joséphine » de Kjell Grede. Suède. 1 h 27. Couleurs. Version française.

Mardi 13 à 14 h 30 : « Chok et Cher » de Kanymbek Kassymbékov. U.R.S.S. 60 minutes. Couleurs. Version originale, traduction au micro.

Jeudi 15 à 14 h 30 : « Examens en temps indu » de Ivanka Grabtchéva. Bulgarie. 1 h 17. Couleurs. Version originale, sous-titrée.

Vendredi 16 à 14 h 30 : « Les hérissons naissent sans piquants » de Dimitr Pétrov. Bulgarie. Version originale sous-titrée. Noir et blanc. 1 h 30.

Photo tirée du film « Les hérissons naissent sans piquants »

Film invisible — "Sao Bernardo" de Léon Hyrzman (Brésil 1971)

« ... Le thème est simple et dépouillé au possible. Un ancien manœuvre devient un jour propriétaire de la plantation où il avait travaillé. Son ascension sociale est progressive et ininterrompue. Elle trouve son accomplissement dans son mariage avec l'institutrice du village voisin qui ne lui masque pas la vérité : elle l'épouse pour son argent, passe, en quelque sorte, un contrat. Ce mariage échoue, et Paulo Honorio, le mari, ronge son frein, découvre la jalousie, étale sa passion incontrôlée... »

« ... Léon Hyrzman fait se rejoindre sans effort les termes arbitrairement antagonistes de « documentaire » et de « fiction ». Au spectateur de dégager la morale d'une œuvre exemplaire qui pourrait ouvrir la voie demain à un authentique cinéma populaire... »

Louis MARCORELLES (« Le Monde »)

Film d'actualité — "Il y eut un soir, il y eut un matin" réalisé par l'équipe de Fraternité Vietnam à Saïgon (sept. 1975)

« 30 avril 1975 : Libération de Saïgon... Un tournant dans l'histoire du Sud-Est Asiatique, mais aussi une nouvelle page de l'histoire mondiale qui s'ouvre. Pour le Vietnam : le retour de la paix ; paix difficile, sans doute, mais non point « paix de la terreur ».

La réalité vietnamienne paraît échapper à notre compréhension. Des questions se posent, multiples : Comment s'est effectuée la Libération de Saïgon ? ; Comment se réorganise la société depuis cette date ? ; Comment la population a-t-elle accueilli ce changement ? ; Quelles sont les chances pour le Vietnam de réussir une expérience originale ?

En réponse, voilà aujourd'hui, pour la première fois, un film vietnamien qui nous apporte des images de la vie quotidienne, des témoignages de militants et des gens de la rue : un film qui aide à comprendre la nouvelle société vietnamienne.

« ... Ce n'est plus Saïgon, ce n'est pas encore Ville-Hô-Chi-Minh, mais une énorme cité où le nouveau pouvoir se met en place. Une cité où, pour la première fois, les Vietnamiens se retrouvent entre eux, réapprennent leur histoire et leur culture, redéfinissant leurs rapports entre eux sans écran étranger...

... Ce film qui n'a pas la qualité technique des productions de professionnels, est une pièce importante pour la compréhension d'un tournant historique puisque ces témoignages, pris « à chaud », sont irremplaçables. »

(« Le Monde », 18 décembre 1975.)

Les cinémas africains

Après le Sénégal, le cycle se poursuit ce mois-ci avec une demi-douzaine de films d'autres pays d'Afrique noire francophone (Cameroun, Niger, Côte d'Ivoire, Gabon...). Un tract programme sera publié dès que l'on pourra avoir l'assurance de disposer des copies. Dans notre rubrique des « bonnes feuilles », voici, pour compléter les textes précédents des extraits d'une résolution prise par une commission de travail, à l'occasion du colloque sur les cinémas africains, organisé à Ouagadougou (Haute-Volta) en avril 1974 par la Société africaine de culture.

Qu'est-ce que le cinéma ?

Le cinéma est un outil de communication et d'éducation par l'image et par le son ; c'est donc un langage. Ce langage est particulièrement adapté à l'Afrique car il peut dépasser les barrières linguistiques par la puissance de l'image et s'adapter à nos civilisations essentiellement orales, fondées sur le spectacle et la parole.

Qu'est-ce que le langage cinématographique ?

Le langage est la composante de plusieurs éléments qui peuvent différer suivant les pays. Ces éléments sont de trois natures : visuelles, sonores et rythmiques. Dans le visuel, nous classerons aussi bien le visage de l'acteur, son costume, le décor environnant, que le mouvement, la gestuelle et la dramaturgie ; en somme les signes et symboles d'une civilisation. Dans le sonore, nous classerons essentiellement la langue utilisée par les acteurs, les sons et les ambiances, enfin la musique. Le rythme, lui, est la façon d'agencer tous ces éléments suivant une cadence, une respiration, une courbe dramatique liées à la sensibilité de chaque peuple. A partir de là, on voit donc ce que pourrait être un langage cinématographique africain : celui qui utiliserait les langues africaines, les musiques africaines, et qui serait relié aux traditions picturales et architecturales, gestuelles et dramatiques... africaines.

Fonction du langage cinématographique

Tout comme le langage parlé, le langage cinématographique peut véhiculer les informations exactes ou mensongères. Il peut donc être utilisé soit pour éduquer le spectateur et lui faire prendre conscience des réalités ; soit au contraire pour masquer ces réalités et endormir le spectateur en lui proposant une fuite dans une réalité autre. En Afrique, il a été utilisé jusqu'ici dans deux buts principaux : dépersonnaliser l'homme africain en lui imposant une langue, une culture, une vision du monde étrangères ; ensuite lui proposer une fuite hors de sa réalité d'homme colonisé, pour mieux asseoir une domination économique. On voit donc quel devrait être le rôle du langage cinématographique africain dans ce contexte socio-historique, post-colonial que nous vivons actuellement : redonner son identité perdue à l'homme africain en le faisant renouer avec sa civilisation pour assurer son indépendance culturelle ; lui fournir les moyens d'analyser les contradictions des réalités actuelles pour lui permettre de lutter pour son indépendance économique.

Comment utiliser ce langage en Afrique et pourquoi ?

En Afrique, les cinéastes ont été formés et le public déformé à l'occidentale, c'est-à-dire conditionnés par un certain type de cinéma. Il faut donc que le cinéaste abandonne la notion occidentale de l'artiste élitaire coupé des masses populaires et du réel, qu'il accepte de se rééduquer par le contact avec les historiens et les hommes de culture africains et de se retremper dans la vie quotidienne de son peuple. Qu'il tienne compte enfin de son public, en lui renvoyant son reflet fidèle et en évitant de le choquer par des recherches formelles trop ardues ; et quand il pratique un cinéma de fiction, qu'il tâche d'intéresser par une forme événementielle, à l'image des contes africains. Dans tous les cas, le cinéaste devra tenter de réajuster son langage suivant l'accueil de son public.

Diffusion

Dans tous les pays du monde, l'expérience a prouvé que la structure commerciale traditionnelle du cinéma basé sur l'argent a toujours fait triompher un cinéma de défoulement et de fuite, disons mercantile, d'où le rôle énorme et prépondérant de l'Etat dans la diffusion future du cinéma africain. Des structures non commerciales doivent être d'ores et déjà mises en place (ciné-bus, réseaux de télévision à écoutes collectives...) pour diffuser un cinéma de promotion de l'homme africain, à toutes les couches de la population et aux moindres frais. Quant aux salles commerciales, il serait souhaitable que les prix soient mis à la portée du plus grand nombre de spectateurs et que les projections soient si possible précédées ou suivies d'explications dans la langue du pays ou de la région, afin de faire du cinéma un outil véritablement utile. Il serait aussi souhaitable de réorienter une partie des recettes de ce circuit commercial pour le financement d'un programme général d'éducation par le cinéma.

Photo tirée du film « Muna Moto »

MAISON DE LA CULTURE GRENOBLE

sciences

jeudi **15**
à 20 h 45 (petite salle)
cycle sur l'aménagement en montagne

l'homme et la montagne avec
jean billet,
professeur à l'institut de géographie alpine
j.-pierre sironneau,
chargé d'enseignement en sociologie
roger canac,
président des guides de l'oisans
entrée libre

théâtre

mar. **20**, mer. **21**
à 20 h 45

jeudi **22** à 19 h 30
(petite salle)
la comédie de caen dans

loin d'hagondange
de j.p. wenzel

adhérents : 11 F – non-adhérents : 20 F

à partir du mer. **7**
(théâtre mobile)
mardi, mercredi, vendredi à 20 h 45
jeudi, samedi à 19 h 30 dimanche à 15 h 30 (sauf le 18)
le centre dramatique national des alpes dans

les revenants
de henrik ibsen
mise en scène de pierre maxence

adhérents : 11 F – non-adhérents : 20 F

débat avec les comédiens le vendredi 23 à 18 h

sciences sociales

mardi **13** (petite salle)
débat :

la crise libanaise dans le conflit du proche-orient
avec pierre rondot,
professeur à l'institut des hautes études sur l'afrique et l'asie modernes.

entrée libre

cinéma

du **6** au **16**
mardi 6, mercredi 7, jeudi 8, vendredi 9,
mardi 13, jeudi 15, vendredi 16
à 14 h 30

le cinéma et les enfants

enfants : 3 F
adhérents : 6 F – non-adhérents : 8 F

semaine internationale (7 films)
(voir dépliant spécial)

mar. **6**, jeu. **8**, ven. **9**,
mer. **14**, ven. **16** à 20 h 45
cycle sur

l'afrique noire

adhérents : 6 F – non-adhérents : 8 F

dim. **4, 11, 18, 25** à 17 h

cinémathèque
(voir calendrier spécial)
prix unique : 4 F

samedi **10** 14 h 30, 20 h 45
film invisible

sao bernardo
de léon hyrszman (brésil 1971)
adhérents : 6 F – non-adhérents : 8 F

samedi **24** 14 h 30, 20 h 45
film d'actualité

il y eut un soir, il y eut un matin (Vietnam 1975)
adhérents : 6 F – non-adhérents : 8 F

variétés

mar. **13**, mer. **14**
à 20 h 45

jeudi **15** à 19 h 30
(grande salle)

récital

guy béart

adhérents : 15 F – non-adhérents : 25 F
jeunes ad. de moins de 21 ans : 11 F

littérature

vendredi **23**
à 20 h 45 (petite salle)

lecture publique

les amis du père
de jean-philippe simonne
(le problème des sectes en france)

entrée libre

arts plastiques

jusqu'au **30**

art magique et art brut

jusqu'au **18**

photographies du déclic-club

jusqu'au **18**

photographies de guy le querrec (jazz)

musique

ven. **23** à 20 h 45
(grande salle)

berliner requiem
texte de bertolt brecht, musique de kurt weill
jacky ragot, ténor – jean-louis bindi, baryton
ensemble vocal jacky ragot
et l'ensemble à vent de grenoble, direction max coste

en première partie :

musique de chambre avec
œuvres de prokofiev, j.m. morel, xenakis, khatchaturian

flora elphège, violon
marc latarjet, violoncelle
jean martin, piano
max coste, clarinette
bernard rouvière, cor

jeunes de – de 21 ans et adhérents : 11 F
non-adhérents : 20 F

sam. **24** à 18 h 30,
dim. **25** à 15 h (petite salle)

jeune musique

françois martin,
guitare

œuvres de robert de visée, gaspar sanz (guitare baroque), john dowland, s.l. weiss, j.s. bach, villa-lobos, pujol, ohana

adhérents : 6 F – non-adhérents : 8 F

dim. **11** à 15 h
(grande salle)

formation chorale et instrumentale de l'école de musique de lancey
direction pierre deson

entrée libre

AVRIL 1976

vie de la maison

mardi **6** à 18 h 30
samedi **10** à 17 h

relais information

4, rue Paul-Claudel, Grenoble. Tél. 25.05.45

1976 : crise, régression ?

Notre budget pour 1976 a été préparé en été 1975, puis discuté en Conseil d'Administration et en Assemblée générale en octobre 1975 et au début de janvier 1976.

Mais ce n'est que tout à fait à la fin de février 1976 qu'étaient connus les chiffres et les résultats de gestion de l'année précédente.

Il en est ainsi chaque année. En période de stabilité, il est possible de suivre sans trop de difficultés une ligne que l'on s'est tracée. En période de crise et d'inflation, cela devient un exercice plus périlleux.

Notre budget 1976 tel qu'il a été voté par l'Association de gestion représentait, par rapport au budget 1975, une augmentation d'environ 15 %, supposant une augmentation de 18 % des subventions du Secrétariat d'Etat à la Culture et de la Ville de Grenoble.

Ces prévisions ne comportaient aucun projet d'expansion, aucune embauche de personnel ; elles tenaient seulement compte de l'évolution prévisible des conditions économiques.

Ce budget de simple stabilité va-t-il se muter en budget de régression ?

A fin février 1976, au moment où cet article était rédigé, aucun engagement écrit sur le montant des subventions n'avait été pris par l'Etat, ni par la Ville de Grenoble (qui n'avait pu encore voter son budget). L'augmentation évoquée verbalement par leurs représentants au Conseil d'Administration était de 14 %, donc en retrait par rapport à nos besoins.

Nous pensons qu'une telle situation est périlleuse. En effet, il n'est pas sérieux de juger d'un projet de budget par rapport au seul budget prévisionnel précédent. A l'heure actuelle, les résultats de 1975 étant connus, il faut comparer nos prévisions avec la réalisation de 1975.

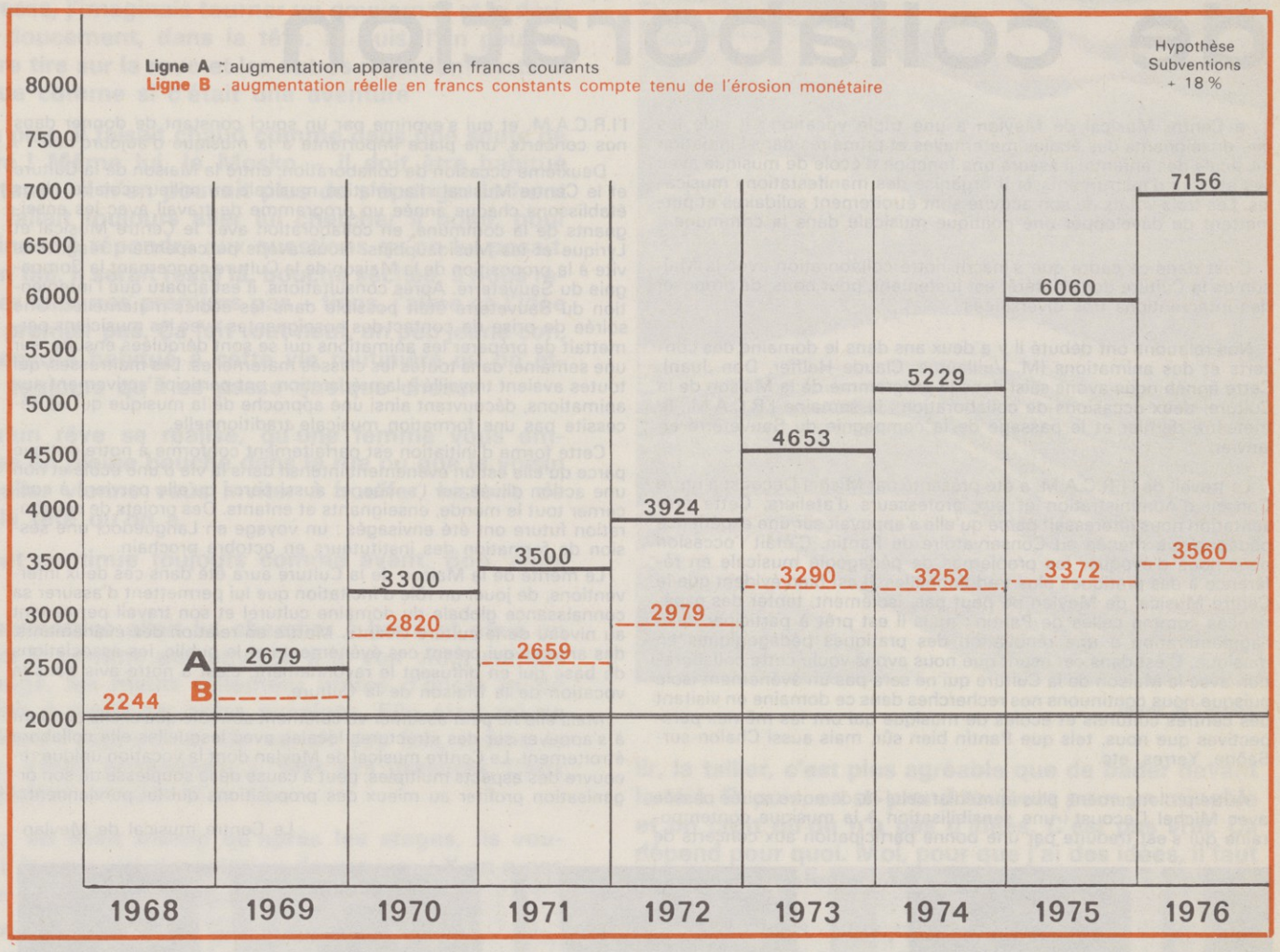
Si nous obtenions un accroissement des subventions de 18 %, cela donnerait pour le chapitre « Exploitation » – c'est-à-dire toutes les dépenses conditionnant notre activité : les spectacles et animations, les services culturels, l'information, etc. une marge d'augmentation d'une année sur l'autre de 13,2 % seulement.

Pour les dépenses d'administration et de fonctionnement (entretien du bâtiment et du matériel, assurances, électricité, chauffage, fournitures de bureau, P.T.T., etc.) une marge d'augmentation de 11,3 %.

Pour les dépenses du personnel (salaires et charges sociales) une marge d'augmentation de seulement 10,3 %.

Autant dire qu'il s'agit de demandes très modérées. Or, il faut le répéter, ni l'Etat ni la Ville de Grenoble ne les ont acceptées et nous nous trouvons devant la perspective d'un déficit inévitable.

Evolution du montant global des subventions (en milliers de francs)



Cela nous amène à poser un certain nombre de questions.

Jusqu'à présent, les autorités de tutelle présentes tout au long de l'année au Conseil d'Administration n'ont jamais exprimé de désaccord sur nos orientations ou notre gestion. Le blocage actuel traduit-il un tel désaccord ?

Nous obliger à gérer cette entreprise, à signer des contrats, à assurer la programmation, etc. en nous laissant dans l'incertitude, trois mois après le début de l'exercice, des moyens qui seraient mis à notre disposition, ce n'est pas sérieux, c'est même assez révoltant.

Cette maison assume à bien des égards un rôle de service public. Service public qui a fait l'objet d'un contrat entre les collectivités locales et l'Etat. Service public que nous nous efforçons de traduire dans la réalité de nos relations avec nos adhérents et nos usagers.

Réduire les moyens mis à notre disposition, c'est nous empêcher de développer correctement cette mission.

Faut-il freiner les spectacles pour enfants ?

Faut-il se contenter de programmer des spectacles à peu près « rentables » en négligeant les troupes de recherche et de création ?

Faut-il abandonner ou restreindre notre action dans le cadre de la saison lyrique ?

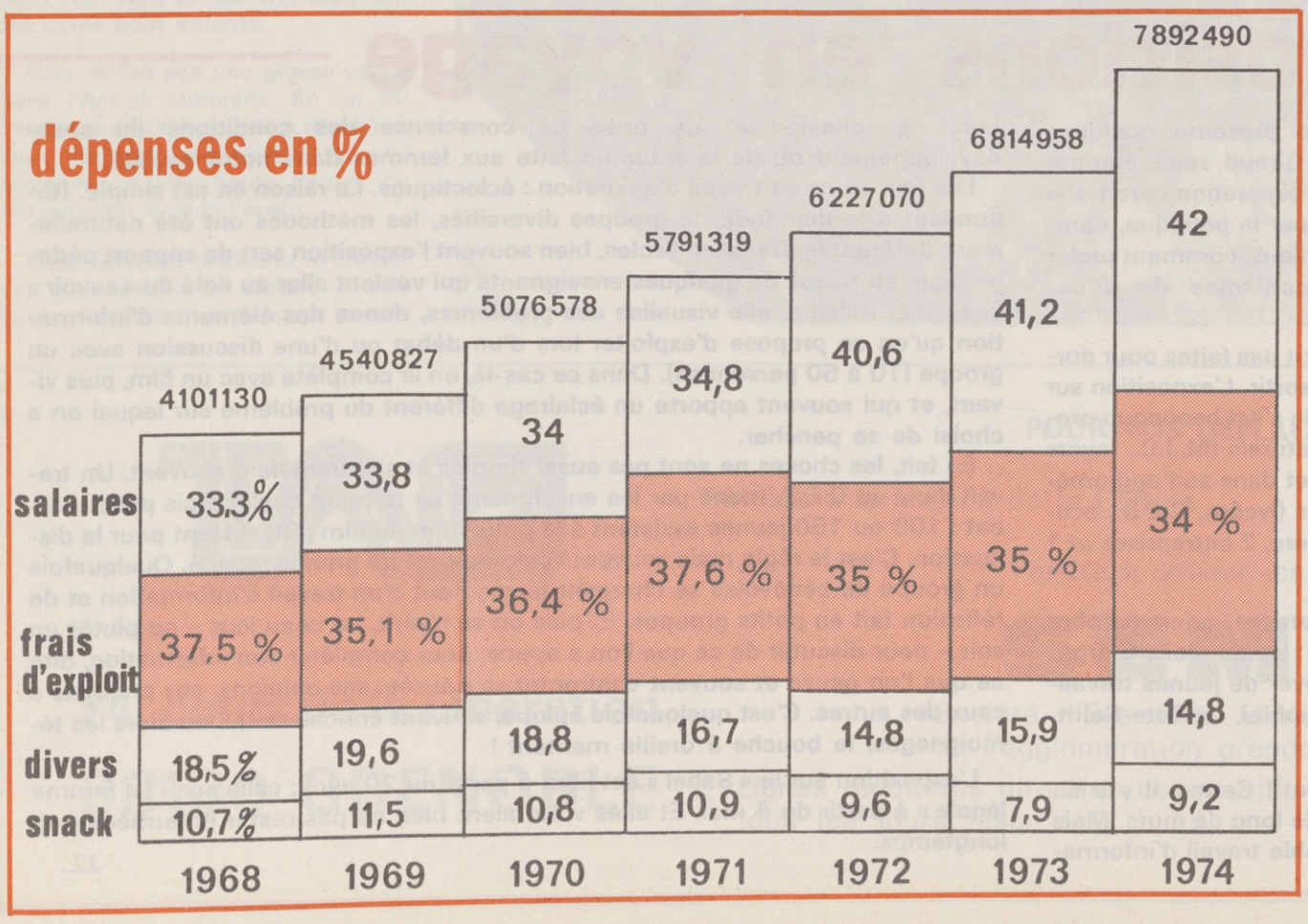
Faut-il fermer la Maison chaque été pendant quatre mois, en réduisant les horaires de travail ?

Est-ce finalement le personnel qui fera les frais de la situation ?

Nous ne voulons pas être conduits à des choix absurdes. Nous refusons d'être mis devant un fait accompli et de porter seuls la responsabilité d'une situation que nous n'avons pas créée.

Et dont nous continuons à croire qu'elle n'est pas irréversible.

H. KUHN.
Dr Administratif.



Décentralisation L'animation musicale

à Meylan : un exemple de collaboration

Le Centre Musical de Meylan a une triple vocation : il aide les enseignants des écoles maternelles et primaires dans l'initiation musicale des enfants, il assure une fonction d'école de musique avec ses ateliers d'instruments et il organise des manifestations musicales. Les trois volets de son activité sont étroitement solidaires et permettent de développer une politique musicale dans la commune.

C'est dans ce cadre que s'inscrit notre collaboration avec la Maison de la Culture dont l'intérêt est justement, pour nous, de proposer des interventions très diversifiées.

Nos relations ont débuté il y a deux ans dans le domaine des concerts et des animations (M. Vuillaume, Claude Helffer, Don Juan). Cette année nous avons saisi dans le programme de la Maison de la Culture, deux occasions de collaboration : la semaine I.R.C.A.M., le trimestre dernier et le passage de la compagnie du Sauveterre en janvier.

Le travail de l'I.R.C.A.M. a été présenté par Michel Decoust à notre Conseil d'Administration et aux professeurs d'ateliers. Cette présentation nous intéressait parce qu'elle s'appuyait sur une expérience pédagogique menée au Conservatoire de Pantin. C'était l'occasion pour nous d'évoquer les problèmes de pédagogie musicale en référence à des pratiques plus traditionnelles. Il est bien évident que le Centre Musical de Meylan ne peut pas, isolément, tenter des expériences comme celles de Pantin ; mais il est prêt à participer dans l'agglomération à une rénovation des pratiques pédagogiques en musique. C'est dans cet esprit que nous avons voulu cette collaboration avec la Maison de la Culture qui ne sera pas un événement isolé puisque nous continuons nos recherches dans ce domaine en visitant des centres culturels et écoles de musique qui ont les mêmes perspectives que nous, tels que Pantin bien sûr, mais aussi Chalon-sur-Saône, Yerres, etc.

Autre prolongement, plus immédiat celui-là, de notre soirée passée avec Michel Decoust : une sensibilisation à la musique contemporaine qui s'est traduite par une bonne participation aux concerts de l'I.R.C.A.M. et qui s'exprime par un souci constant de donner dans nos concerts, une place importante à la musique d'aujourd'hui.

Deuxième occasion de collaboration, entre la Maison de la Culture et le Centre Musical : l'animation musicale en milieu scolaire. Nous établissons chaque année un programme de travail avec les enseignants de la commune, en collaboration avec le Centre Musical et Lyrique et les Musidauphins. Nous avons pu cependant réagir très vite à la proposition de la Maison de la Culture concernant la Compagnie du Sauveterre. Après consultations, il est apparu que l'intervention du Sauveterre était possible dans les écoles maternelles. Une soirée de prise de contact des enseignantes avec les musiciens permettait de préparer les animations qui se sont déroulées ensuite, sur une semaine, dans toutes les classes maternelles. Les maîtresses, qui toutes avaient travaillé à la préparation, ont participé activement aux animations, découvrant ainsi une approche de la musique qui ne nécessite pas une formation musicale traditionnelle.

Cette forme d'initiation est parfaitement conforme à notre optique parce qu'elle est un événement intensif dans la vie d'une école et non une action diluée sur l'année, et aussi parce qu'elle parvient à concerner tout le monde, enseignants et enfants. Des projets de collaboration future ont été envisagés ; un voyage en Languedoc, une session de formation des instituteurs en octobre prochain.

Le mérite de la Maison de la Culture aura été dans ces deux interventions, de jouer un rôle d'incitation que lui permettent d'assurer sa connaissance globale du domaine culturel et son travail permanent au niveau de la culture vivante. Mettre en relation des événements, des artistes qui créent ces événements et le public, les associations de base qui en diffusent le rayonnement, c'est à notre avis dans la vocation de la Maison de la Culture.

Mais elle ne peut assumer valablement son rôle que si elle parvient à s'appuyer sur des structures locales avec lesquelles elle collabore étroitement. Le Centre musical de Meylan dont la vocation unique recouvre des aspects multiples, peut à cause de la souplesse de son organisation profiter au mieux des propositions qui lui parviennent.

Le Centre musical de Meylan.

Animations dans les maternelles à Meylan Photos Jo Génovèse

Les oiseaux du Dauphiné

Cette exposition présentée en octobre-novembre 1974, à la Maison de la Culture a été transformée depuis plus d'un an en exposition itinérante. Aussi, il nous a semblé intéressant de faire un premier bilan tout en mesurant l'impact d'une telle expérience de décentralisation.

Il faut rappeler que cette exposition avait pour but de faire connaître la faune de la région dauphinoise et de montrer en quoi les oiseaux constituent d'excellents baromètres pour mesurer la pollution de notre environnement.

Si parmi les demandeurs les C.E.S. et les lycées sont en majorité (6 lieux d'exposition), on s'aperçoit cependant que l'exposition a été utilisée par le Parc Naturel Régional du Vercors (à Die, Villard-de-Lans, Pont-en-Royans, la Chapelle-en-Vercors, Autrans), par le Parc National des Ecrins, le Centre d'Initiation à la Nature de Rochasson, les communes de La Morte, Molines en Champsaur, la M.J.C. de Jarrie et une entreprise (Télémécanique).

Aussi est-il intéressant de noter la grande variété des publics touchés : jeunes et adultes, citadins et ruraux. En ce qui concerne l'impact d'une telle expérience, les résultats les plus intéressants ont été observés dans les lieux où une animation importante a été faite autour de l'exposition (commentaires, projections, débats). Cette animation fut prise en charge par des membres du Club Ornithologique Rhône-Alpes. Les personnes intéressées par cette exposition peuvent toujours s'adresser dans des délais raisonnables à M. Paul Grillet, à la F.R.A.P.N.A., 22, rue St-Laurent, Grenoble. Tél. 42.57.32

La spéléologie

Une partie de cette exposition (présentée à la Maison de la Culture en mars et avril 1975), traitant des circulations d'eaux souterraines et des phénomènes karstiques en particulier, est mise à la disposition des enseignants.

Il est à noter que cette exposition est déjà réservée jusqu'au mois de mai par le lycée Stendhal, le C.E.S. de Voiron, le C.E.G. de Morestel et le C.E.S. Charles-Munch. Les personnes intéressées peuvent contacter O.C.E.A.C. – Mlle Tachker, 11, avenue Général-Champon. Tél. 87.77.61

La pêche

Présentée en mai 1975 à la Maison de la Culture, l'exposition sur la pêche, a servi de support à un débat mené à Grand'Place sur le thème de « L'Eau et la Pollution » du 15 au 18 octobre 1975.

Cette exposition a, d'autre part, été utilisée par le C.E.S. Jules-Flandrin à Corenc (17 février au 2 mars 1976) et par l'Ecole de la Salle (3 au 19 mars 1976) dans le cadre d'un travail traitant de la pêche, aussi bien en tant qu'activité économique, que sous l'angle écologique. Les personnes intéressées par cette exposition peuvent se renseigner auprès de la Maison de la Culture.

A.G.

Des expositions en voyage

Depuis bientôt deux ans, la Maison de la Culture a présenté quelques expositions sur des thèmes scientifiques (dont A. Giraud rend compte d'autre part) et des thèmes politiques et sociaux. Encore la séparation paraît-elle bien artificielle : comment parler de la pollution sans évoquer la politique, comment parler de la pêche et de la mer sans en montrer les enjeux, comment parler du Sahel sans démontrer scientifiquement les mécanismes du sous-développement ?

Ces expositions, conçues d'une façon assez légère, ne sont pas faites pour dormir dans les caves de la rue Paul-Claudel. Mais bien pour sortir. L'exposition sur le Sahel, réalisée au printemps 74, n'a pas à se plaindre. Elle s'est beaucoup promenée. Depuis mai 74, 28 lieux visités : 10 organismes culturels (M.J.C., foyers d'éducation populaire, foyers culturels) dont 6 à Grenoble et dans son agglomération et 5 dans le département, 15 institutions éducatives (lycées, C.E.S., écoles) dont 10 pour l'agglomération grenobloise et 5 pour l'Isère, 2 entreprises et 1 foyer de jeunes travailleurs.

L'exposition « La femme légale » n'a commencé sa carrière qu'en octobre 1975 mais celle-ci s'avère – d'ores et déjà – prometteuse : en six mois, 6 organismes l'ont accueillie - (1 bibliothèque, 1 entreprise, 1 foyer de jeunes travailleurs, 2 lycées, la maison de quartier de la Villeneuve-Grenoble). La Côte-Saint-André l'attend en avril.

Voyages d' agrément pour ces expositions ? Pas du tout ! Certes, il y a eu quelques « ratés » lorsque l'on s'est contenté de les placer le long de murs. Mais dans la grande majorité des cas, elles ont servi à un véritable travail d'information, de réflexion et de prise de conscience des conditions du sous-développement ou de la situation faite aux femmes dans notre société.

Les formes de ce travail d'animation : éclectiques. La raison en est simple. Répondant à la demande de groupes diversifiés, les méthodes ont été naturellement différentes. Dans les écoles, bien souvent l'exposition sert de support pédagogique au travail de quelques enseignants qui veulent aller au delà du « savoir » enseigné. Ailleurs, elle visualise des problèmes, donne des éléments d'information qu'on se propose d'exploiter lors d'un débat ou d'une discussion avec un groupe (10 à 50 personnes). Dans ce cas-là, on la complète avec un film, plus vivant, et qui souvent apporte un éclairage différent du problème sur lequel on a choisi de se pencher.

En fait, les choses ne sont pas aussi simples et s'entremêlent souvent. Un travail dans un C.E.S. mené par les enseignants se termine quelquefois par un débat : 100 ou 150 jeunes assistent à la projection du film ; 30 restent pour la discussion. C'est la règle, mais souvent l'échange est de grande qualité. Quelquefois un groupe de bénévoles se chargent localement d'un travail d'information et de réflexion fait en petits groupes. Et puis on se réunit, un beau jour – ou plutôt un soir – pour discuter de ce que l'on a appris, pour compléter son information, dire ce que l'on pense et souvent confronter sa pensée, ses opinions, ses préjugés à ceux des autres. C'est quelquefois épique, souvent enrichissant... ou alors les témoignages, le bouche à oreille mentent !

L'exposition sur le « Sahel » est libre à partir du 20 avril ; celle sur « La femme légale » à partir du 4 mai. Et elles voudraient bien ne pas rester enfermées trop longtemps.

J.L.

Bilan de l'atelier gravure

L'idée de faire un atelier dans une expo, ça faut dire qu'elle est bonne !

C'est tout à l'honneur de la Maison de la Culture d'ailleurs de faire des ateliers comme ça. Mais cette année, ça va pas être facile parce que côté pépettes ça coince, et le ministère ne veut rien savoir. L'argent faut que ça rapporte ; ces trucs-là, c'est déficit et compagnie, alors pensez !

Oui je disais, l'idée je la trouvais bonne et comme c'est pas souvent qu'on peut être « cohérent », j'ai foncé et je me suis inscrit tout de suite. Pour participer à un « stage d'initiation à la taille-douce ». C'est bien aussi un peu à cause des mots... Taille... Douce...

En arrivant, j'avais la salive en papillotte autour du gosier. Le dessin, c'est pas mon fort. Ce qui me plaît à moi, c'est plutôt les acides, les burins, le métal..., la matière quoi ! Il y avait beaucoup de monde. Ils n'arrêtaient pas de refuser des places parce que même dans ceux qui venaient voir l'expo et qui nous voyaient du même coup, là bien peinards à fricoter nos plaques de métal, l'air pas ennuyés, ça leur donnait sacrément envie et ils voulaient s'inscrire, in petto, comme dit Luigi. Mais question local, l'espace, c'était juste. Alors eux faudra qu'ils attendent la fois prochaine.

Nous, par exemple, on avait de la chance parce que le graveur, « l'artiste », il nous expliquait le métier et il était vraiment sympa. Pas fier, petit, râblé, avec des lunettes et un pull marin. Il ressemblait au beau frère d'Yvette sauf qu'il était blond et qu'il avait un nom à coucher dehors. Moskovit... Non, Moskov-Tchenko, c'est ça. Un Russe d'Ukraine (ça aussi, ça m'a bien plu qu'il soit d'Ukraine...).

Donc je reviens à l'atelier. Tout se passait bien. Une bonne ambiance. Du boulot doré sur tranches. C'est marrant, les femmes elles flambaient encore plus que nous. Surtout une petite brune, avec des grands yeux, l'air constamment épatée. Elle y allait fort sur la résine !

Il y avait bien des jours, en fin d'après-midi surtout, où on s'énervait un peu à attendre son tour devant la presse, mais ça c'était pas grave. De l'humeur. Moi, je ne m'énervais pas, je me laissais aller. En tournant la presse, j'imaginais tourner un gouvernail et je dérivais doucement, dans la tête. Et puis, l'un pousse, l'autre tire sur la roue et les autres regardent sortir la plaque comme si c'était une aventure

En plus, il faisait chaud comme dans une soute de navire ! Même lui, le Mosko – il doit être habitué pourtant – il n'en pouvait plus de s'éponger le front et il fallait toujours aller lui chercher à boire, pour continuer à répondre aux questions qu'on lui posait. Sinon fini. Il serait resté là, bouche séchée, à nous regarder faire nos premiers pas – tiens, j'aime ça l'idée d'un premier pas. Ça fait tout neuf, un peu jeune con, pas encore habitué à cette vie routinière où on attend toujours qu'il se passe quelque chose.

Qu'un rêve se réalise, qu'une femme vous embrasse en pleine bouche dans la rue ou que le voisin de palier vienne vous inviter à bouffer, histoire de voir la tête qu'on a.

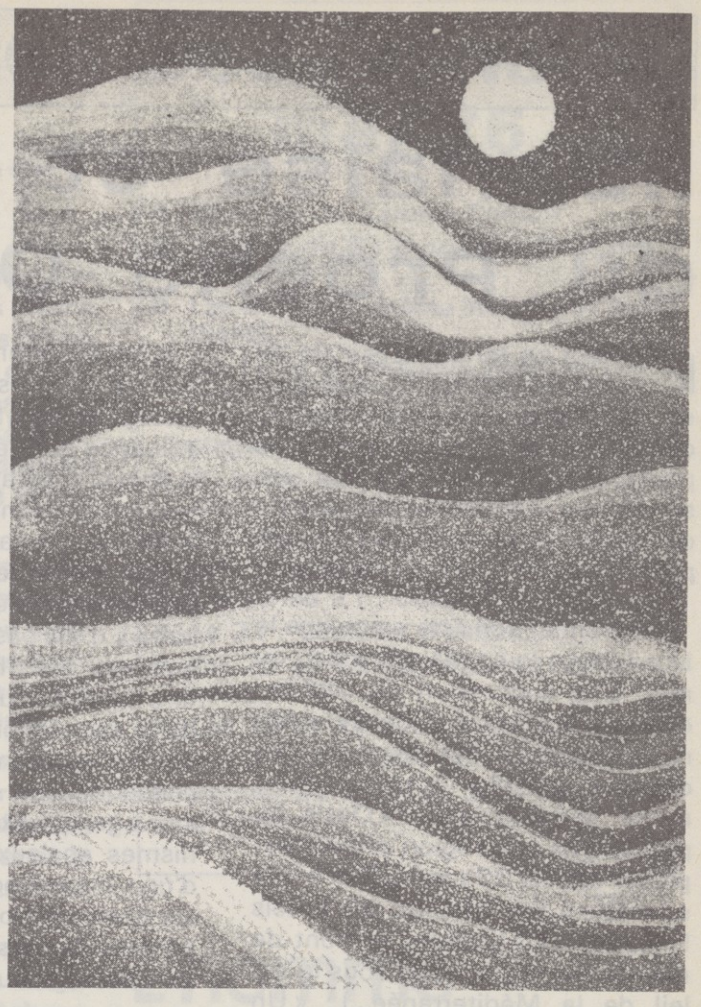
Tout continue toujours comme avant. Bon, alors oui.

L'animatrice allait lui chercher à boire et nous on restait là comme des envieux à le voir vider son jus d'orange, les mains tellement noires d'encre qu'on hésitait à sortir de notre enceinte. Elle était relaxe d'ailleurs l'animatrice. On venait des fois, même le matin « hors programme », tirer ses gravures. Ceux qui étaient mordus bien sûr.

Il y en avait même qu'après les stages, ils voulaient former une association de gravure ! Y en a pas assez des associations...

Enfin, il y en a qui ont continué aux Beaux-Arts, « Auditeurs libres ». C'est pas cher, on vient quand on veut. Tout le matériel est sur place.

J'irais bien si j'avais plus de temps, parce que je vous l'ai déjà dit, travailler la matière, la crever, la polir, la tailler, c'est plus agréable que de bader devant la télé. Et puis, on se prend toujours pour un minable et on croit qu'on n'a pas d'idées. C'est pas vrai. Ça dépend pour quoi. Moi, pour que j'ai des idées, il faut que ça m'intéresse. Alors j'en ai de plus en plus.



Dessin de Casalegno

En tous cas, tous ceux qu'étaient là, ils étaient contents. Y en a une, elle a tellement mordu, qu'elle s'est acheté une presse, une presse à elle. Elle veut travailler. C'est bon ça, non ?

Arthur GRAVE DUR.

La lecture publique à voix haute hors de la Maison de la Culture

Il s'agit presque d'une animation... silencieuse. Pas de tréteaux, pas de projecteurs, pas de salles spécialisées. Une, deux ou trois personnes, dans une seule voiture, sans fanfare. Trente à quarante voyages par trimestre, des petits voyages dans des clubs de personnes âgées (8 à Grenoble), dans des bibliothèques (Grenoble, Voiron, Bourgoin, Saint-Ismier, la Tour-du-Pin, Meylan, Seyssinet, Echirolles), des centres sociaux, des documentations de lycées (Jean-Bart), on peut y ajouter une bibliothèque d'entreprise (Merlin Gerin) et des bibliothèques pour enfants (5), avec en lecture, bien sûr, des livres pour enfants.

Cela ne fait pas une grosse vague dans l'Action culturelle. En un trimestre, 6 à 700 personnes touchées, dont certaines n'avaient plus entendu lire à voix haute Pagnol ou Maupassant depuis l'école.

C'est difficile, d'ailleurs, d'annoncer une séance de lecture à voix haute. Les bibliothécaires qui travaillent avec nous le savent bien. Ce public leur dit : « Lecture à voix haute ? Mais nous savons lire madame ! » ou bien « Ce que ça doit être rasoir » ou bien encore « on va pas recommencer l'école, non ? »

Et pourtant, il arrive que nous ne rencontrions, un premier soir, que quatre ou six auditeurs (et deux fois, pas un seul...). Et ces quatre ou six se multiplient, reviennent, le disent. On ne fait pas de publicité, et de dix lecteurs par trimestre, hors de la Maison de la Culture, nous sommes passés à vingt, puis à trente, puis à quarante.

Photo Jo Génovèse

Et tout à l'heure, une liste de demandes sur les genoux, les personnes du groupe lecture (une quinzaine bénévoles) se demandaient comment faire pour être à La Côte, et à Grenoble, et à Echirolles, et au club Saint-Bruno, le même jour, avec une lecture sur Pagnol, une sur J.P. Andrevon, une sur le dernier ouvrage publié par la Maison de la Culture, « La Mort » et le montage, l'inusable montage de 1972 sur « La rue »...

Une réussite ? Non. Un phénomène simple : grâce au livre, petit objet sec et chaleureux, des êtres humains se rencontrent en des lieux qui deviennent familiers, et cela suffit : le livre, la voix, le regard. Ce n'est que ça. Même pas une diapo ! et ça marche !

P. de B.

TAG

POUR VOS DEPLACEMENTS EN GROUPE

Soirées à la Maison de la Culture — Congrès - Excursions

Pensez à utiliser les services autobus de

SEMITAG

Société d'Economie Mixte des Transports publics de l'agglomération grenobloise - Tél. (76) 96-69-54

74, cours de la Libération
38100 GRENOBLE

☆ Lignes régulières direction centre ville tous les jours jusqu'à 22 h 15

☆ Services spéciaux pour tous les spectacles Grandes salles - Théâtre mobile

sciences sociales

La crise libanaise et le conflit du Proche Orient

Pourquoi un tel débat sur un tel sujet aujourd'hui ? Les raisons en sont simples : il nous a semblé que la compréhension que nous pouvions avoir de la crise libanaise se trouve limitée par plusieurs obstacles qu'un dialogue ouvert permettra peut-être de dépasser.

Le premier consiste en ce que le Liban, nous le connaissons peu ou mal. Une succession de clichés : « Suisse du Proche-Orient », « Miracle libanais » (les banques, les dollars des Emirs, la plaque tournante commerciale) ; « Oasis de paix » dans une région prête à exploser depuis 30 ans : « Dolce vita orientale » (les casinos, les hôtels luxueux, les « boîtes », le front de mer de Beyrouth, le ski sous le soleil de la Méditerranée...) ; « Un pays chargé d'histoire » (l'antique Phénicie, Baalbeck, les châteaux forts des croisés) ; enfin, les fameux Cèdres. Des clichés usés jusqu'à la corde.

Le liban, c'est autre chose. Qu'est-ce donc ?

Le second tient à ce qu'on nous a largement présenté depuis un an la guerre civile libanaise comme une nouvelle guerre de religions opposant les communautés chrétiennes aux musulmans – combat fratricide déclenché ou attisé par ces affreux émigrés à perpétuité que sont les Palestiniens. Et c'est vraiment regarder le problème libanais par le petit bout de la lorgnette.

Il est évidemment hors de question de minimiser l'importance du facteur arabe et palestinien et son influence sur l'évolution intérieure du pays. Il serait vain de nier l'aspect confessionnel du conflit. Mais le débat devrait nous permettre d'approfondir le dossier et de découvrir que le fond du problème libanais n'est pas là où l'on nous dit qu'il est, mais bien dans le caractère injuste d'une société où 4 % de la population dispose de 60 % des richesses nationales, dans les conséquences d'un capitalisme sauvage qui exacerbe les antagonismes sociaux, dans l'incapacité d'une classe politique à affronter les contradictions de la société libanaise et dans son refus d'accepter l'ancrage du pays dans son environnement arabe. Guerre de religions ? C'est l'arbre qui cache la forêt. Beaucoup de Libanais ont vu leur attention détournée des problèmes réels parce qu'on les « a incités à affronter un ennemi imaginaire en jouant sur le réflexe de peur qui dresse les chrétiens en général contre les musulmans. »

Enfin, puisque le facteur palestinien a servi de révélateur, on ne peut en parler sans faire référence au problème majeur de la région : le conflit israélo-arabe. Au travers du cycle sur le cinéma arabe, de certains films d'actualité et tout récemment encore du film de Jocelyn Saab et Jorg Stocklin « Le Liban dans la tourmente », le secteur cinéma de la Maison de la Culture a souvent abordé cette question. Documents politiques, voix de ceux qu'on entend jamais ou peu, ces films étaient bien évidemment partiels, naturellement engagés.

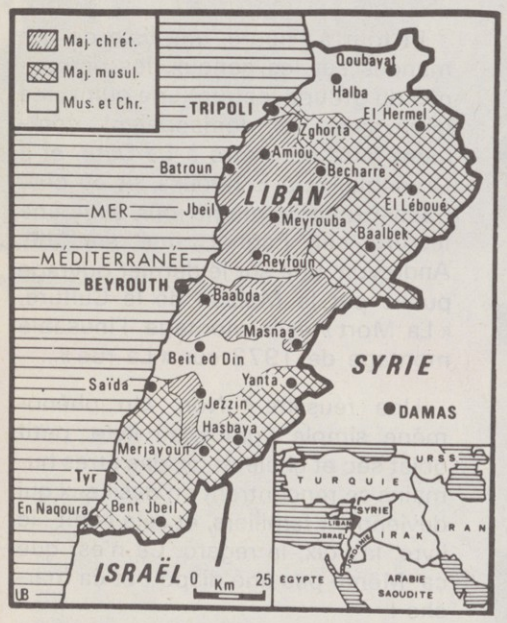
Le débat, prolongeant ceux-ci, permettra, nous le souhaitons, d'en parler avec une sérénité que les parties en cause peuvent difficilement atteindre tant les rancœurs, les spoliations, les ruines et les morts se sont multipliés depuis 30 ans. Précisons que ce débat, prévu le 13 avril, sera animé par Pierre Rondot, professeur à l'Institut des hautes études sur l'Afrique et l'Asie modernes et à l'I.E.P. de Grenoble, et collaborateur pour les problèmes du monde arabe d'un certain nombre de journaux et de revues tels « Le monde diplomatique » et « La croix ».

J.L.

Les forces en présence

Politiques	Militaires
Les Phalanges (Kataeb), Chrétiens d'extrême droite Le bloc national (conservateur chrétien présidé) par Raymond Eddé Le Parti Socialiste Populaire dirigé par Kamal Joumblatt (Druze)	Entre 6 000 et 12 000 miliciens
Le Parti National Libéral présidé par Camille Chamoun Le Parti Communiste et l'O.A.C.L. (organisation d'action communiste libanaise) Les Nassériens, le Parti du Peuple Syrien, Les deux B.A.A.S. (Syrien et Irakien) Les organisations palestiniennes (Fath, F.P.L.P., F.D.P.L.P., Saika, F.P.L.P.-C.G.)	Entre 1 500 et 2 000 miliciens
Aux milices chrétiennes, il faut ajouter les milices musulmanes, voire celles qui appartiennent à des hommes d'affaires.	Entre 20 000 et 30 000 Fedayines.
	L'armée libanaise, 18 000 hommes (dont les cadres sont en majorité Chrétiens).

Le rapport des forces religieuses



Carte extraite du n°2 « Les dossiers de l'Histoire »

Selon des estimations récentes du journal libanais « L'Orient-Le jour » (le dernier recensement officiel au Liban remonte à 1932), voici quelle est l'importance numérique des diverses communautés :

– 2 080 000 Musulmans dont 970 000 chiites, 690 000 sunnites, 340 000 druzes ;

– 1 200 000 Chrétiens dont 490 000 maronites (catholiques orientaux), 230 000 grecs orthodoxes, 213 000 grecs catholiques, 260 000 orthodoxes arméniens.

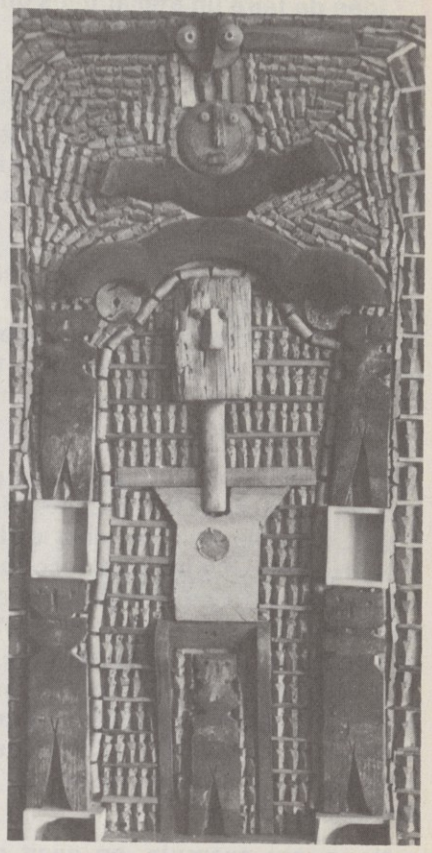
Si aujourd'hui les communautés chrétiennes, contrairement à il y a trente ans, sont minoritaires, il semble que les chiffres fournis par « L'Orient-Le jour », pour les deux communautés, sont un peu surestimés.

arts plastiques

Le voyage intérieur

L'Art Brut, on l'appelle aussi l'Art des Fous. Des fous qui seraient opposés à la norme, ou plutôt à la normalisation, à l'adaptation à une réalité sociale plus aliénante et destructrice pour eux que leur monde intérieur. Ces fous-là préfèrent souvent « le voyage ». En eux. Chez les autres. A l'intérieur.

D'abord ils liment habilement les barrières de leur petit jardin d'Ego et laissent communiquer les autres, la nature, les choses avec leur inconscient.



Une œuvre d'Armand Avril Photo X

être au monde

Leurs œuvres ne sont pas plus volontaristes qu'eux-mêmes. Ils associent, s'abandonnent aux correspondances mystérieuses des lignes, des couleurs, des matières. Amoureux de l'écho de ces temps reculés où la prière, la danse, le sexe, la transe étaient mêlés et où chaque geste portait en lui son contraire.

Le temps des bacchanales, des fêtes à la lune pleine, des macumbas, pendant lesquelles les inconscients endigués par l'ordre quotidien se déchaînent et se parlent.

J'en reste sardine

C'est la magie des mots d'amour
D'une turbine regret d'un jour,
J'en reste sardine.

Mon estomac est en lambeaux et mon frère
Dagobert m'a dit : restaure-toi d'amour, de mots,
D'une sardine. Et ma petite turbine
Quelle piètre petite combine,
Je l'offre au vent pour un mégot.

Je n'ai à paître qu'un escargot
Mon estomac grimace dans ma bedasse
Et ma denture s'escrime en vain à mordre dans la faim.

Qu'elle est coriace, et au monde un refrain
Qui fait serin s'évanouit derrière
Les fagots dans une nuit illusoire.

Comme la sardine sous un ciel de lit
Pour se protéger de l'orage, un sondeur
De temps, tout magicien qu'il est ne sait qu'en dire
Et se tait longtemps.

TOUT L'HABILLEMENT
et le LINGE DE MAISON
LA PROVIDENCE
■ 2 magasins ■
2, rue Thiers
succ^le 18, Grande Rue
GRENOBLE

Aux portes de l'Orient :
LA TURQUIE
jsf
Séjours à Istanbul (pension complète) 1 450 F
– 1re semaine avion inclus
– semaine supplémentaire 360 F
Circuit de l'Ouest (demi-pension)
15 jours avion inclus 2 300 F
Circuit de l'Est (pension complète)
22 jours, avion inclus 2 800 F
La Côte Sud en bateau (pension complète)
15 jours, avion inclus 3 150 F
Renseignements complémentaires
et autres destinations à jsf Jeunes Sans Frontière
16, rue Docteur-Mazet, 38000 GRENOBLE
Tél. 44.36.39 - 44.06.83
licence A 804

DETRAZ-CUIR

SPÉCIALISTE
Cuir, Daim
Peau retournée
à vos mesures
27 PLACE St-BRUNO - GRENOBLE - face lycée Fantin-Latour, tél 962423
TOUTES REPARATIONS - TRANSFORMATIONS
DEGRAISSAGES - CUIR - DAIM - FOURRURE
Ouvert tous les jours et le dimanche matin

vous avez la parole

Petite suite à "Théâtre ouvert"

Les manifestations organisées pendant la semaine de « Théâtre ouvert à Grenoble » ont suscité réactions et commentaires divers parmi leur public. Témoins ces deux textes reçus après les représentations de « Catherine » :

Ce qui m'a plu dans "Catherine"

Ce qui m'a plu dans « Catherine » ? Tout d'abord, le remarquable dépouillement du jeu et de la mise en scène, et une beauté formelle certaine. J'aime bien les choses ramenées à l'essentiel.

L'atmosphère du repas, son temps réel, ses bruits, m'ont physiquement et solidement fixé dans l'espace/famille. Cela permet une re-situation permanente dans le temps et le lieu, et d'être critique par rapport aux séquences imaginaires vécues de l'intérieur par les personnages (la table : une piste où je pouvais décoller et atterrir...). Le texte, loin de me gêner, m'a touché comme le récit d'un conteur. J'ai vécu ce spectacle séquence après séquence, l'important était ce qui se passait à l'instant présent.

Cette forme théâtrale m'intéresse ; bien qu'elle raconte une histoire éclatée dans le temps et dans l'espace, je n'ai pourtant jamais décroché de la réalité de cette famille – concrète et au présent. Le repas, comme le voyage en train ou la montée dans l'ascenseur, fait partie de ces moments privilégiés où les gens ont dans la tête leur passé, leur présent, leur futur.

J'étais à la fenêtre, en face, et j'observais, en voyeur, un repas carrefour d'imaginaires et d'événements.

André BENEL

Réflexions d'un béotien à propos de "Catherine" d'Antoine Vitez

Applaudissements nourris. Satisfaction ? politesse ? Les deux sans doute car le public saluait ainsi la performance des comédiens de la pièce Catherine **extraite du roman d'Aragon « Les Cloches de Bâle » et mise en scène par Antoine Vitez. On nous conviait ensuite, à chaud, à un débat sur cette tentative courageuse de théâtre-récit.**

Cette perspective de discuter avec le metteur en scène et les comédiens me réjouissait parce que pendant toute la durée du spectacle j'avais vécu moi-même et ressenti dans les rangs un décrochage spasmodique de l'attention. Ennui ? Indifférence ? Non adhésion à un spectacle hermétique, touffu, hypersymbolisé ? Sentiment d'irréalité ? Incarnation manquée ? Inconsistance de l'interprétation mal maîtrisée ? Peut-être était-ce moi qui projetais sur autrui ma difficulté à saisir l'âme de ce simulacre éphémère qu'est le théâtre. Aussi lorsque le metteur en scène prit la parole, j'écoutai avec une extrême attention : il n'aimait pas que l'on découvrît immédiatement et sans efforts les arcanes de son œuvre. Il laissait au hasard et au spectateur le soin de marier toutes les combinaisons possibles, comme au jeu des échecs. Livré à lui-même, le spectateur, que devait-il comprendre ? Quel était le sens et l'intérêt d'une telle démarche ?

Le débat sombrait alors dans le refuge des mots et dans la volonté de puissance des interlocuteurs, peu nombreux hélas, qui cherchaient plus à imposer une image flatteuse de soi qu'à éclairer l'ignorance des non initiés.

A mes oreilles les mots « anarchiste, grève, horlogerie, sang, amour », vrai thème du roman d'Aragon, s'enlisaient dans les sables de la rhétorique et de la culture littéraire, « collage, gratuité, intelligibilité, hermétisme, récit à la première et troisième personne, style direct et indirect, redondance, métaphore, symbolisme, jeu d'échecs, structures ». Et dans tout ce fatras, que devenait-elle, cette Catherine, héroïne déstructurée par cet immense plateau désolé et nu où ne soufflait pas la moindre grâce. On la « voit » aimer, dit Antoine Vitez dans son dépliant de présentation de la pièce. Toute la soirée, j'ai vu mais je n'ai jamais senti, vibré, aimé à travers elle.

Puis un auditeur prit fort doctement la parole et cingla cette espèce de béotien qui osait parler de son enthousiasme attiédi et réticent. Ce même auditeur ne se gênait pas pour infliger une leçon au metteur en scène qu'il trouvait englué dans ses contradictions. Où était-elle passée cette tolérance des hommes de théâtre, cette humilité en quête de vérité, cette générosité du cœur qui fait rechercher la communication, la communion avec le public ?

Je me sentais une espèce en voie de disparition, celle qui croit encore que le théâtre est une fête du cœur et de l'esprit, une recherche passionnée de la vie incarnée pendant deux heures dans des êtres de chair et de sang, une immersion ravie et irrépressible dans un univers simulé mais plus vrai que le vrai, plus beau que la beauté, plus fort que la passion.

« C'est la conscience du simulacre qui fait le théâtre », écrit Antoine Vitez, c'est le simulacre mal simulé qui défait le théâtre, dis-je.

Etais-je le seul à éprouver ce sentiment d'irréalité, de gratuité, de collage, de rhétorique plaquée sur du vivant, j'ose espérer que oui. Ce soir je n'ai pas « fonctionné ». Une autre fois. Peut-être.

Claude FIORE

Lecture publique

A propos des sectes en France

La lecture à voix haute d'extraits du roman **Les amis du père** de J.P. Simonne sera assurée par Martine Versino, Philippe de Boissy, auteur du livre, et de membres du Groupe Lecture. Au cours de lectures à voix haute effectuées pendant la Foire du Livre de Grenoble, des bibliothécaires ont signalé que leurs adhérents étaient actuellement intéressés par cet ouvrage, étant donné l'information diffusée récemment sur l'activité de certaines sectes opérant en France.

Après la lecture, le débat – s'il est souhaité – pourrait apporter des informations sur une secte – (historique, activités réelles, différences avec les églises). Il va sans dire que les informations données au cours de cette soirée ne le seront pas dans un but polémique, mais simplement pour permettre de mieux comprendre le phénomène contemporain de la prolifération de ces marginaux des églises traditionnelles. Enoncer ce qui est, permet une analyse objective d'un fait contemporain qu'on n'est pas obligé d'approuver, mais auquel on ne peut se borner de répondre par une agressivité qui, finalement, ne s'exercerait qu'aux dépens de gens surtout malheureux ou solitaires. Aucune vente de livres ne sera faite à la Maison de la Culture.

avant-projet mai 76

- **Du 4 au 8 : Carolyn Carlson**
- **A partir du 8 : Exposition Energies nouvelles**
- **Les 8 et 22 : cinéma invisible et actualité.**
- **Du 11 au 2 : Musique traditionnelle (chiffonie folk et Le Grand rouge, animations scolaires, concerts et stages).**
- **A partir du 13 : Exposition « Le jeune dessin de Grenoble ».**
- **Les 14 et 20 : Animations et débats sur l'énergie.**
- **Du 19 au 21 : Cabaret satyrique.**
- **Le 21 : Chorales d'enfants.**
- **Du 25 au 29 : Spectacle pour enfants.**
- **Les 29 et 30 : Jeune musique.**
- **Les 9, 16, 23 et 30 : Cinémathèque.**
- **Rappel du 29.4 au 30.5 : Dessin d'humour.**

L'homme et la montagne

La montagne a connu depuis un siècle de puissantes mutations. De tous temps, elle a été très peuplée, puis à partir de 1850, elle a été gagnée par un exode brutal, tandis que les hommes se concentraient dans les vallées et les villes.

La montagne a donc été fortement imprégnée par la présence et l'activité des hommes, la volonté des collectivités de maîtriser un espace ingrat. Le départ du montagnard se traduit par une désemprise progressive sur les espaces, l'abandon de l'habitat, l'altération d'un équilibre écologique et de la cohésion des communautés...

Les besoins en loisirs et en espaces de récréation, l'engouement pour la neige, l'appel de la nature y attirent de nouveaux venus, occasionnels ou permanents, élevés loin de la terre, en quête d'un emploi, d'une bonne affaire, d'un équilibre personnel...

La montagne revit parfois, mais comment ? Les déséquilibres régionaux se creusent souvent. Montagne de riches et montagne de pauvres. La terre est convoitée, l'espace est le privilège du nanti. Comment le montagnard, né dans sa montagne perçoit-il l'évolution ? Comment le nouveau venu perçoit-il la montagne ? Comment réagissent les collectivités : certaines retrouvent une cohésion, d'autres s'enferment dans l'indifférence ou l'individualisme. Quelle réponse humaine faut-il apporter lorsqu'on parle d'aménagement de la montagne ?

Autant de questions qui seront débattues le jeudi 15 avril à 20 h 45 avec MM. Jean Billet, professeur à l'Institut de géographie alpine ; Jean-Pierre Sironneau, chargé d'Enseignement en Sociologie et Roger Canac, président des Guides de l'Oisans.

Changement de tarif de la garderie d'enfants

A partir du 15 avril 1976, le tarif de garde des enfants sera porté à 3 francs.

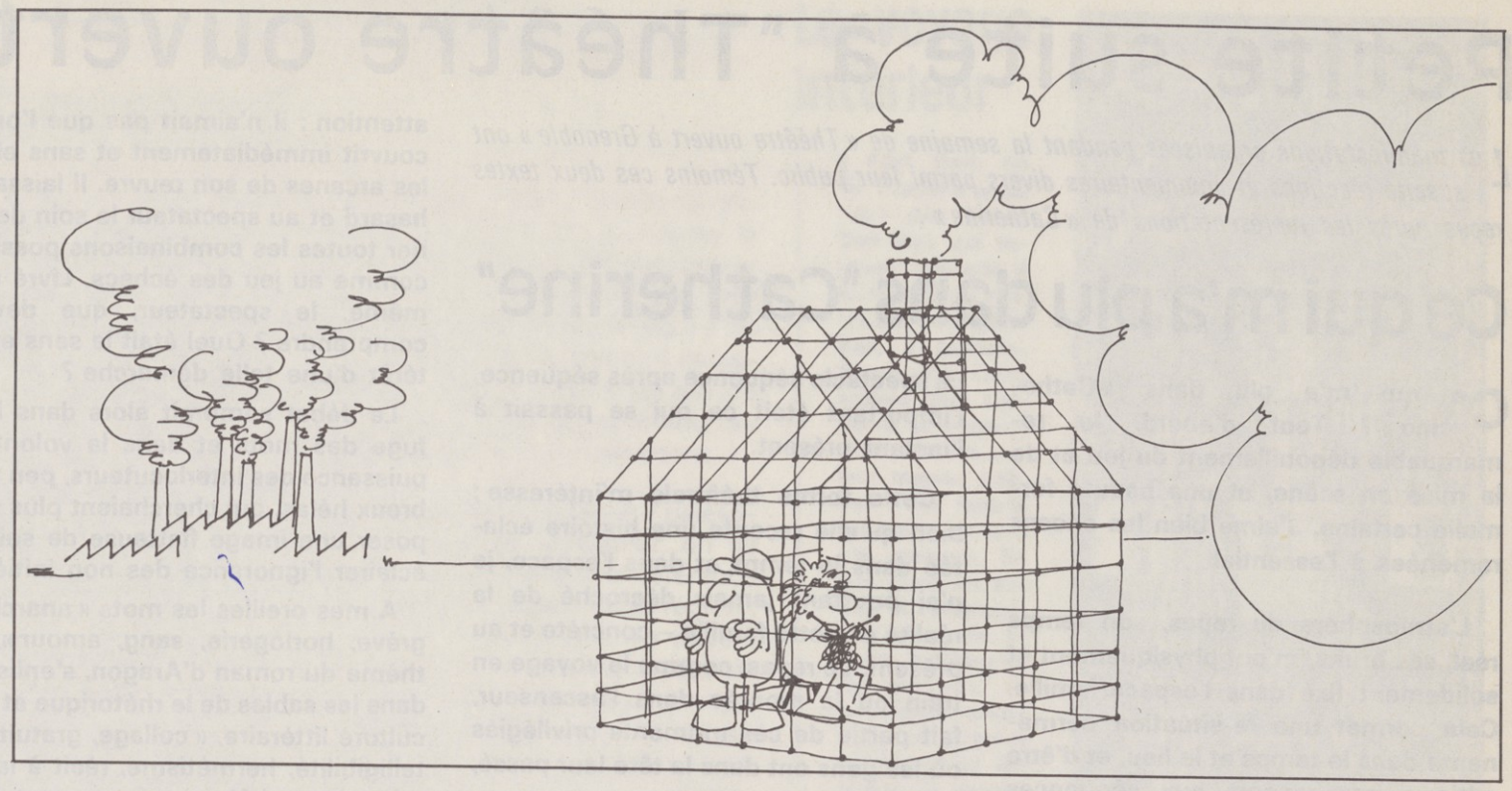
Loin d'Hagondange ou le "théâtre quotidien"

de Jean-Paul Wenzel

"Hagondange : commune de la Moselle (arrondissement de Metz-Campagne) dans la vallée de la Moselle, au Nord de Metz. 10 098 habitants (Hagondangeois). Important centre industriel : cokeries et sidérurgies ; laminoirs ; produits réfractaires. »

Ainsi s'exprime le Grand Larousse encyclopédique... Inutile d'en dire davantage pour expliquer le titre que J.P. Wenzel a donné à sa pièce – dont il a tiré le sujet d'un fait divers.

Devant nous, un couple de vieillards, « jouissant » d'une retraite modeste. « La liberté », enfin, et le repos. Georges a 68 ans : une vie entière dans la sidérurgie. Marie est son aînée de cinq ans. Elle a rêvé, toute sa vie, de s'installer à la campagne. Loin d'Hagondange...



Lui, il décide de passer son temps dans un atelier qu'il s'est installé, son « usine », comme il dit. Refaire les gestes du travail, parce qu'après cinquante années d'habitudes, on ne peut, on ne sait faire rien d'autre. Et Marie, patiente, attentive, continue de rêver. Il est trop tard pour inventer, pour vivre le bonheur espéré dans la retraite.

La pièce a été écrite dans l'hiver 1974. « J'ai ressenti très fort l'envie de parler de moi, de ce que j'avais vécu dans ma famille, des personnages populaires qui ont entouré mon enfance, ma jeunesse (...). Je n'ai ni méthode, ni technique précise d'écriture, mon seul souci est d'écrire le « minimum » pour une efficacité « maximum » : Jean-Paul Wenzel est à la recherche du « théâtre quotidien » – un théâtre où s'exprime la réalité de tous les jours, la réalité des « gens », marqués sans recours par la société qui les a utilisés – et usés. Une réalité qui secrète le tragique – mais sans cris, sans emphase. Chez Jean-Paul Wenzel, on meurt avec les mots quotidiens...

J.D.

Profil d'un jeune auteur

Jean-Paul Wenzel a 29 ans. Etudes dans un lycée technique, qu'il abandonne à seize ans pour travailler. Trois années d'« apprentissage » de la vie – après quoi on le retrouve à l'Ecole supérieure d'art dramatique de Strasbourg. « Pendant les tournées, dans les buffets de gare, dit-il, j'observais minutieusement les gens et j'écrivais de petites choses. Pour une femme, j'ai écrit de « beaux » poèmes sur Hagondange et un « cahier entier ». Ma rencontre avec Bertolt Brecht et des gens de théâtre importants a fait que « tout cela » a travaillé en sourdine... »

Outre « Loin d'Hagondange », J.P. Wenzel a également écrit « Marianne attend le mariage », à partir d'un scénario de Claudine Fiévet (les deux pièces sont réunies dans le même recueil).

Fiche technique

LOIN D'HAGONDANGE
de Jean-Paul Wenzel

Spectacle élaboré par : Jeanne Champagne, Claudine Fiévet (dramaturgie), Louis Taulelle (décoration), Jean-Paul Wenzel (mise en scène).

Joué par : Claudine Fiévet, Maurice Juniot, Andrée Tainsy.

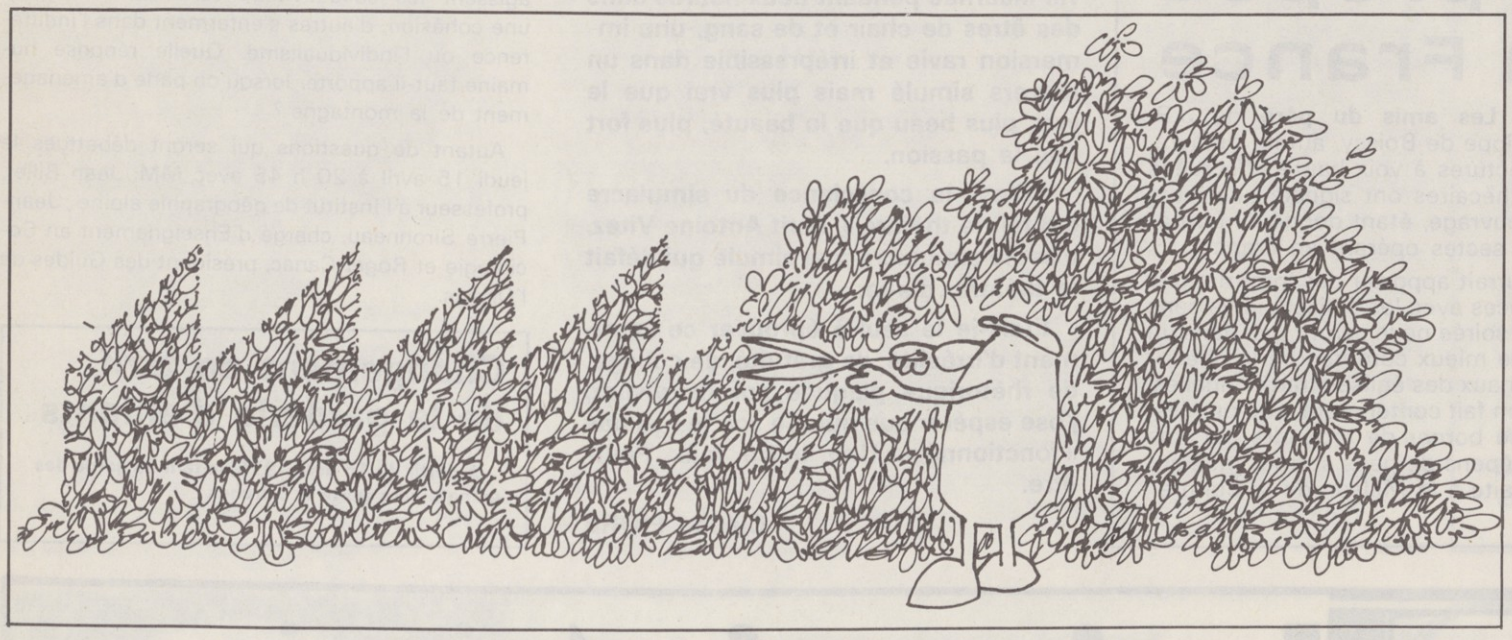
Création de la Comédie de Caen.

Le texte de « Loin d'Hagondange » a paru aux éditions Stock (collection « Théâtre ouvert »). La bibliothèque de la Maison de la Culture en possède un exemplaire.

Avis aux amateurs de cinéma

Les critiques qui se sont penchés sur l'œuvre de J.-P. Wenzel y ont trouvé une indéniable parenté avec certaines tendances du jeune théâtre allemand – et aussi avec l'œuvre du cinéaste R.W. Fassbinder.

La retraite et nous...



Dessins d'Hubert Gaillardot

Beaucoup attendent la retraite avec impatience. Après les fatigues, les contraintes, les mutilations peut-être, l'ennui et la monotonie du travail, elle leur apportera le repos et la liberté ; elle sera l'occasion de se distraire, de s'instruire, de voyager, de profiter enfin de la vie, de se consacrer à ceux qu'ils aiment.

Et certains s'épanouissent en effet, rajeunissent, dirait-on. Ce sont ceux qui ont gardé la santé ; qui ne se trouvent pas réduits à la misère ; qui ont encore du ressort : des intérêts variés, un esprit d'initiative, un réseau d'amis, de parents, de relations.

A d'autres la retraite apporte une déception, voire un « coup de vieux ». Ils se sentent plutôt mis au rebut qu'au repos, ils regrettent les habitudes, ou les vicissitudes, et les responsabilités du travail. Ils se trouvent inutiles, isolés, rejetés. L'ennui, la gêne et ses hontes, ou la maladie, l'infirmité, des deuils, le veuvage, l'usure accumulée d'une vie trop rude, ou trop déréglée, ou trop routinière au contraire, les accablent et les éteignent (...).

C'est une responsabilité pour tous les citoyens, pour les partis, et pour chacun d'entre nous, de veiller à ce que les retraités jouissent de conditions de vie décente. Davantage, à ce qu'ils soient en mesure d'y veiller eux-mêmes, et à ce qu'ils puissent nous aider, par leur expérience, par leur exemple, par leur manière de vivre leur retraite et leur vieillesse, à mieux organiser « notre » vie.

C'est encore une responsabilité, et non moins importante, d'examiner d'un œil critique, et avec le concours de retraités, l'éducation et la santé des enfants, les conditions de travail et de vie des jeunes adultes, nos manières de vivre personnelles et collectives : préparent-elles les retraités de demain (c'est-à-dire les travailleurs d'aujourd'hui, nous-mêmes et nos enfants) – à atteindre les dernières étapes de la vie usés et découragés ? Ou les aident-elles au contraire – comment, à quelles conditions ? – à acquérir ou conserver les atouts et les ressources qui leur permettront de faire coïncider leur avance en âge avec le progrès de leur être ?

Vaste programme ! Il engage et peut aussi dynamiser l'éducation, l'hygiène de vie, la morale, l'économie, la politique. Lutter pour changer la vie, pour améliorer la qualité de la vie, c'est aussi lutter pour la qualité du vieillissement. Car vivre c'est, qu'on le veuille ou non, vieillir. Autant, donc, bien vieillir.

Michel PHILIBERT.

ROUGE et NOIR

abonnement

Le prix de l'abonnement annuel est de 8 F. Ecrire à « Rouge et Noir », B.P. 507, 38020 Grenoble-Cedex.

Directrice de la Publication : **Catherine TASCA** - Rédacteur en chef : **Claude ESPERANDIEU** - Rédaction : **Philippe de BOISSY, Michèle CROZET, Jean DELUME, Claude ESPERANDIEU, André GIRAUD, Paule JUILLARD, Jacques LAEMLE, Jean-Marie MOREL, Alain THOMAS.**

Tirage : 16 000 exemplaires – Réalisation, mise en page : **Maurice GUENIN**
Maison de la Culture, 4, Paul-Claudel, 38100 Grenoble
Téléphone : **25.05.45**

Commission paritaire des publications : n° 51.687.
Prix : 1 F - Publicité : **SERES**, 4, rue Nestor-Cornier, Grenoble. T. 44.24.37

IMPRIMERIE EYMOND GRENOBLE